Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **298** sur **298**

Nombre de pages: **298**

Notice complète:

**Titre :** Au seuil du siècle : études critiques : Emile Zola, Anatole France, Théodore de Banville, Paul Verlaine, Alphonse et Léon Daudet, Pierre Loti, Paul Adam, Paul Bourget (3e éd.) / Jacques Bainville

**Auteur :** Bainville, Jacques (1879-1936). Auteur du texte

**Éditeur :** Éditions du Capitole (Paris)

**Date d'édition :** 1927

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 1 vol. (288 p.) ; in-8

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 298

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k96696513](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96696513)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 16-Z-3130

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb317530354>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 04/04/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

JACQUES BAINVILLE

AU

SEUIL DU SIÈCLE

ETUDES CRITIQUES

ÉMILE ZOLA - ANATOLE FRANCE

THÉODORE DE BANVILLE - PAUL VERLAINE ALPHONSE ET LÉON DAUDET - PIERRE LOTI PAUL ADAM - PAUL BOURGET

ÉDITIONS DU CAPITOLE 101, RUE DE SÈVRES-PARIS

AU

SEUIL DU SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE ET POLITIQUE Louis II de Bavière.

Bismarck et la France.

Histoire de deux Peuples.

La Guerre et l'Italie.

Histoire de Trois Générations.

Les Conséquences politiques de la Paix. Histoire de France.

Le 18 Brumaire.

LITTÉRATURE Petit Musée Germanique.

Filiations.

Tyrrhenus.

Le salon d'Alienor.

Nouveau dialogue dans le salon d'Alienor. Polioute.

ROMAN

Jaco et Lori.

JACQUES BAINVILLE

AU

SEUIL DU SIÈCLE

ÉTUDES CRITIQUES

ÉMILE ZOLA - ANATOLE FRANCE

THÉODORE DE BANVILLE - PAUL VERLAINE ALPHONSE ET LÉON DAUDET - PIERRE LOTI PAUL ADAM - PAUL BOURGET

TROISIÈME ÉDITION

ÉDITIONS DU CAPITOLE 101, RUE DE SÈVRES - PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

30 EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE 1 A 30, SUR PAPIER JAPON IMPÉRIAL.

90 EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE 31 A 120, SUR PAPIER MADAGASCAR.

110 EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE 121 A 230, SUR PAPIER VÉLIN DE RIVES. 3.77° EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE 231 A 4 000, SUR PAPIER ALFA.

CE TIRAGE CONSTITUANT AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE . IL. A ÉTÉ TIRÉ A PART :

5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON IMPÉRIAL, MARQUÉS A à E.

5 EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR, MARQUÉS DE F à J.

10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER RIVES, MARQUÉS DE K à T.

50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA, NUMÉROTÉS EN CHIFFRES ROMAINS

DE I à L.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Copyright by Le Capitole 1927

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

M. René Groos, qui avait déjà recherché, à travers des journaux anciens, les études qui ont composé le Vieil utopiste, est encore revenu chargé de copies et de coupures. Je n'ai jamais gardé mes articles. Ce qui est écrit pour un jour devrait périr avec le jour. René Groos et l'obligeant éditeur en ont décidé autrement. Mais, pour leur peine, ils ont dû exhumer ces pages des profondeurs de la Nationale...

J'aurais voulu les relire comme si elles eussent été d'un autre. Il paraît qu'elles sont de moi. Comme c'est curieux ! Il y a là beaucoup de naïve impertinence. Avec l'âge, j'aurai mis de l'eau dans mon vin. Mais, en somme, ce sont peut-être des notes sur l'état d'esprit d'un jeune homme que dégoûtaient, aux premières

années de ce siècle, beaucoup de choses, d'hommes et surtout d'idées et qui réagissait de son mieux.

Je lui dirai avec justice, et sans affecter une sévérité de mauvais goût, qu'il écrivait alors un peu vite et au hasard de la Plume. Mais j'ajouterai à sa décharge qu'il était vif et de bonne foi.

C'est, j'espère, ce que le lecteur voudra bien reconnaître aussi.

J. B.

8 septembre 1927.

M. ÉMILE ZOLA

ET LE

SOCIALISME SENTIMENTAL

M. ÉMILE ZOLA

ET LE

SOCIALISME SENTIMENTAL

Il y a environ quinze ans, désireux de se purifier pour entrer à l'Académie, M: Emile Zola s'assit à sa table et résolut d'écrire un « bon roman ». Ce fut mystique, ce fut religiosâtre. Cela s'appelait le Rêve. Et jamais il n'avait rien fait de plus inconvenant. Sous prétexte de peindre l'innocente piété, de montrer l'exaltation de l'idéal catholique dans une jeune âme, M. Zola mit au jour une caricature qui inspira autant d'éloignement aux gens de goût que d'indignation aux hommes de foi. On a souvenir que M. Anatole France en lettré, en écrivain français, en historien qui connaît et qui aime nos tra-

ditions, en moraliste qui a le respect de tout ce qui touche à la vie spirituelle,fit entendre dans un journal calviniste une vive protestation contre ce profanateur.

Un besoin pathologique de souiller tout ce qu'il approche possède M. Emile Zola. Charcot soignait de tels malades. Et l'on peut lire dans les revues cliniques des cas qui ne sont pas fort éloignés du sien. Les enfants, ces petits sauvages, ne sont poussés par leur instinct qu'à briser les objets. La brutalité même des foules ne les entraîne qu'à des actes de violence. Le noyer de la route, qui gémissait des injures du passant, se plaignait seulement que l'on cueillît ses fruits ou qu'on brisât ses branches. Il n'est qu'un malade pour trouver de la volupté à salir ce qui est beau et ce qui est pur. M. Emile Zola est un « sujet » extraordinaire : il lut un jour Jacques de Voragine et la Légende dorée fut PQlluée pour avoir été traduite par sa plume.

Aujourd'hui M. Emile Zola, qui n'est plus candidat à l'Académie, ne travaille plus dans la religion. Plus de concessions à « la calotte ». On voit, dans ses derniers romans, des anarchistes porter des bombes dans les églises ; elles n'éclatent pas encore à la vérité, par scrupule humanitaire. Plus hardi, un de ses élèves, M. Maurice Montégut les fait partir. Que restera-t-il à son autre disciple, M. Paul Brulat ?

Personne n'a regretté que M. Zola eût renoncé à écrire des « contes de vitrail ». Quant à lui, il n'a pas abdiqué ses prétentions à édifier ses contemporains. Après Dreyfus lui-même, c'est M. Zola qui est le plus grand martyr du dreyfusisme. Il occupe maintenant la place de prophète dans le parti de la révolution, il y a porté son mysticisme singulier. Et le voilà qui met en roman l'illusion socialiste avec le même cœur que Pot-Bouille et le Rêve.

Ce nouvel « évangile », comme il dit

en propres termes, s'appelle Travail. Il y peint sept cents pages des beautés de la cité future. C'est un livre enfantin et qui répand un ennui dense. Tous les procédés littéraires déjà usés dans la longue série des Rougon-Macquart y sont répétés jusqu'à la nausée. C'est la plus basse combinaison de naturalisme et de romantisme qui se puisse concevoir. Il y en a assez pour faire prendre en dégoût à une intelligence un peu pure les théories sociales que Travail prétend exprimer. Bref, ici comme ailleurs, M. Zola a obéi à sa fonction naturelle qui est de corrompre tout ce qu'il touche.

Ce n'est point qu'il ait gâté l'idée socialiste par ses imaginations ordinaires. On en retrouve encore (le contraire n'étant pas possible), mais elles ne sont pas comme dans le Rêve attachées au sujet même. C'est d'une autre façon qu'il a rabaissé une conception dont il faut reconnaître que certaines

parties ont honoré l'esprit humain. Tout ce qu'il y a dans le collectivisme de réfléchi et d'organisé, M. Emile Zola l'a sacrifié à de vieilles rêveries anar- chiques, à des impulsions sentimentales. Il a ramassé les oripeaux défraîchis que portaient depuis un siècle les libéraux et les démocrates. Il a enfilé bout à bout les centons quarante-huit eux. Il a enfin réussi à faire regretter le bon Cabet et cette Icarie qui fut, en sa fleur, la République seconde.

Les événements récents viennent de montrer qu'il y a des socialistes qui s'accordent assez bien de ce pathos. M. Jaurès estime que la vocation du parti révolutionnaire est de faire retentir ces sons creux et ces vaines romances :

Telle. la peau d'un vieil onagre Qui résonne au tympanon comme chante le poète de Galatée. M. Eugène Foumière, qui croit à « l'idéal social », vient, dans un Essai sur l'indi-

vidualisme, de rééditer la métaphysique révolutionnaire. Citerons-nous encore les Viviani, les Rouanet ? On reconnaît les chefs de la troupe qui, pour mieux servir la religion dreyfusienne, n'ont pas hésité à diviser les forces de leur parti et, ce qui est bien autrement grave, à décomposer la doctrine. Le roman de M. Zola et le Congrès de Lyon ont la même fin : servir le « socialisme sentimental », opprobre de l'esprit contemporain.

Les sympathies et le respect du théoricien vont à ces guesdistes, à ces blan- quistes qui n'ont pas voulu sacrifier à du romantisme et à de la métaphysique l'unité logique de leur système. Car, abstraction faite du sophisme fondamental qui est au point-de départ, toutes les parties en sont fortement liées et irréprochablement déduites. Rien n'y est concédé aux fantaisies de l'imagination. Aucune part n'est faite aux caprices des tempéraments indivi-

duels. On peut dire qu'il n'y reste presque plus rien de révolutionnaire. Tout ferment anarchique est soigneusement éliminé. D'un mot, c'est une discipline.

Dans un temps où des monarchistes eux-mêmes condescendent à se réclamer des « immortels principes », ce sont des collectivistes qui ont commencé contre eux la juste réaction. Ils les ont soumis, dans leurs journaux, à la critique la plus sévère. Les premiers ils ont affiché sur les murs du territoire républicain la réfutation des Droits de l'Homme. En 1893, au moment du renouvellement des Chambres, on put lire dans les rues cette exacte peinture de la Démocratie : « Une Société actuellement divisée contre elle-même, jouet d'une anarchie qu'elle a déchaînée dans son sein et qu'elle nous donne pour la liberté. » Trois ans plus tard, le Parti Ouvrier Français repoussait toute solidarité avec les « enfants naturels et

gâtés de l'individualisme bourgeois » et déclarait : « L'anarchisme n'entre pas ici, sous quelque déguisement qu'il se cache. »

4 Voilà de curieuses affinités avec les partisans de la réorganisation politique. Voilà ce qui faisait la force et la dignité du collectivisme. On peut dire que c'est là ce qui lui a valu les meilleures de ses recrues. Des jeunes hommes aussi intelligents que MM. Léon Par- sons, Lagardelle, de la Porte ne se laissent pas gagner par des déclamations et par des métaphores.

M. Jaurès et ses amis du Congrès de Lyon en jugent autrement. Ils abandonnent la « lutte de classes » non pas, comme ils le laissent croire, par habileté tactique, mais pour rester fidèles aux principes de 1789 qui sont censés n'avoir créé qu'une seule catégorie de citoyens (i). Ils font une large part à

(1) C'est une des plus claires démonstrations de proudhon, qui ne les fit pas toujours telles, que la

l'individualisme. Enfin, ils se bornent à être « les plus avancés » dans le vieux parti républicain.

La rêverie romantique et humanitaire de M. Emile Zola a été accueillie avec faveur par ces socialistes sentimentaux. Travail doit servir à hâter la décomposition de la doctrine collectiviste, et à la rabaisser au rang des vulgaires divagations libérales. Encore une fois, M. Emile Zola a joué son rôle de corrupteur.

7 juin 1901.

suppression des corporations, où maîtres et ouvriers étaient unis par un lien intime, divisa le Tiers État en deux castes bien tranchées : patrons d'une part, — salariés de l'autre (Capacité politique des classes ouvrières).

L'ÉCOLE NATURALISTE

L'ÉCOLE NATURALISTE

Dans cette pluvieuse journée où l'on apprit soudain, par les camelots répandus sur les boulevards, la mort de Zola, deux souvenirs, précédant toute réflexion, nous revenaient à la mémoire. C'était d'abord le mot justement et cruellement trivial, dont Barrès a cinglé l'auteur de J'accuse « Zola s'est attaché une casserole. » C'était ensuite deux lignes frappantes, propres à éclair- cir des faits qui ont surpris beaucoup de personnes et qui se lisent dans le dernier tome du Journal des Goncourt ! « Zola m'a dit aujourd'hui, rapporte en substance vers 1895 le vieil annaliste d'Auteuil, je vais achever les Trois villes et, après Paris, je veux jouer un rôle politique. »

Les cris des vendeurs de journaux ne figuraient pas mal le dernier tintamarre de la retentissante casserole. Tandis que la froideur des passants, qui paraissaient considérer cette mort comme celle d'un ennemi public, exprimait le châtiment de cette « volonté » orgueilleuse et de cette naïve ambition.

Edmond de Goncourt, ce bon railleur, n'avait pas dû entendre cet aveu sans un sourire. Il connaissait l'épaisseur de sang et d'idées, la vulgarité générale, la grossièreté essentielle de Zola. Il était assez fin pour deviner que ce gros petit homme se jetterait dans la politique avec autant de grâce qu'un verrat sur un plat de pommes de terre et qu'il ferait là sa bauge avec autant d'égards et de délicatesse qu'il en avait déjà employé à prendre sa plaèe dans la littérature naturaliste.

Car .ce dernier représentant de l'âge héroïque du naturalisme en fut un compagnon bien compromettant. A y réflé-

chir un peu, on voit que c'est de lui que vint le mauvais renom qui a frappé cette école. Il l'a éclaboussée de sa personne et de sa plume. Cependant Flaubert, le chef, Daudet, les Goncourt, Maupassant, principaux disciples, n'offraient pas beaucoup de points de comparaison avec cet homme de lettres qui paraissait, ainsi que son héros Cou- .peau, descendu tout droit de la Goutte- d'Or.

Cette école naturaliste, tout avait sollicité sa naissance. Les mœurs du temps, le goût du public, le discrédit du romantisme y conspiraient avec des enseignements de Sainte-Beuve et de Taine. Les prétentions du naturalisme à observer et à rendre strictement « la vie» risquaient dès l'origine de le faire descendre fort bas. C'est grâce à la qualité de ses représentants qu'elle a évité si longtemps de choir dans la vulgarité et dans la platitude où l'aura finalement laissée Emile Zola.

Avec trop de violence et peu de finesse, personne pourtant n'était moins commun que Gustave Flaubert. Tourmenté toute sa vie par le souci de l'art, dévoré du désir de la perfection, il serait aisé de le tourner en caricature et de le présenter comme un lettré de la Chine. Gratteur de mots, arrangeur de syllabes, tel qu'on pourrait le comparer au vieux Malherbe, après toute une existence de labeur il n'a jugé dignes d'être livrés au public que six volumes dont la longueur n'égale pas celle de quatre tomes des Rougon-Macquart. Je sais bien que M. Jules Lemaître, au temps où il ne respectait rien, avait attenté à la légende de travail incessant et forcené qu'on avait auréolée autour de l'ermite de Croisset. Il n'en est pas moins vrai que, quand bien même certains de ses romans comme Salammbô ne seraient que des bijoux carthaginois, massifs, fulgurants eL contournés, ce sont pourtant encore des œuvres d'art.

Même dans ses pages les plus strictement conformes à la théorie naturaliste telle qu' Un cœur simple, comme il évite de tomber dans les périls qui le pressent de droite et de gauche ! M. Hugues Rebell raille quelque part avec esprit un écrivain qui, entreprenant de raconter l'histoire d'une simple servante, déclare que, peu complexe à la vérité, ce « sujet peut prêter à la plus noble piété, au plus précieux enseignement » et « doit être d une grande bienfaisance sociale ». Flaubert n 'a point pensé à ces « nuées » en racontant la vie de sa bonne servante. Il s'est seulement appliqué à proportionner la valeur et le nombre des mots qu'il employait à l'importance de la matière : voilà le vrai modèle que doivent suivre les auteurs d'épopées bourgeoises ou champêtres.

Ainsi le maître de l'école naturaliste, ce Normand aux longues moustaches qui ressemblait à un chef Wiking, fut

avant toutes choses un artiste et un aristocrate. Sa culture était étendue et profonde, son esprit habile au jeu des idées. Madame Bovary, l'Education sentimentale, les Tentations, Bouvard et Pécuchet ne sont pas de simples décalques d'une réalité faussement perçue par un esprit médiocre. Un Taine en son temps, un Jules de Gaultier dans le nôtre y ont trouvé des idées qu'ils ont jugées non seulement fines, mais encore originales et fécondes.

A côté du chef, voici, dans l'école naturaliste, les frères Goncourt. Ceux-là ont poussé à l'excès leur recherche de l'artistique et du délicat. Natures nerveuses, finement douées, spirituelles, leurs sens en quête de sensations rares les ont, par malheur, entraînés vers les bizarreries orientales et' japonaises. Mais qu'ils aient mis en vogue l'art et l'histoire du XVIIIe siècle où les attirait peut-être surtout leur goût du joli et du maniéré, ce n'est pas le fait d'es- -

prits vulgaires. Il est regrettable seulement pour leur mémoire que ces gentilshommes, sous l'empire de ce précepte de l'école qui ordonnait la tenue quotidienne d'un calepin de notes, aient attaché leur nom à un recueil de bavardages littéraires dont le ton se fit d'année en année moins digne. Mais le Journal des Goncourt est un recueil trop amusant et qui sera un jour trop utile pour qu'on le reproche beaucoup à ses auteurs.

Alphonse Daudet, dont si longtemps la faveur publique lia la gloire à celle de Zola, fut pourtant bien différent de lui. Méridionaux, ils l'étaient tous deux : mais, Zola à la façon de ces méditerranéens de sang mêlé, issus de trois ou quatre races qui composent en résumé une sorte de maltais-levantin ; Daudet, lui, sans être un provençal très pur, avait pourtant sur ses traits comme dans son style quelque chose de la tradition latine. Mieux encore, sa verve et

sa malice en font foi. Il y a de l'esprit, et du meilleur, entre certaines pages de la « notation » la plus morose et la plus crue ; il y arrive aussi le souffle frais des Lettres de mon moulin. Ce que l'on aime peut-être le moins chez Alphonse Daudet, la note sensible, celle qui l'a fait surnommer — motif d'agacement pour lui — le « Dickens français », se relève encore par un accent délicat, une jolie sensibilité, une émotion fine. Avec sa souple intelligence, c'est peut-être Daudet qui est arrivé, en quelques passages, à réaliser le mieux la formule naturaliste ; de tous ses compagnons d'école c'est peut-être pourtant lui qui. était le moins éloigné d'avoir l'intuition du classique.

Guy de Maupassant qui devait finir épuisé, tué par un métier qui n'était '

pas le sien et qu'il exerçait néanmoins magistralement, Maupassant, né pour être explorateur, marin ou soldat, fut le disciple le plus direct et le plus

intime de Flaubert. De son maître, il apprit surtout à manier la langue. Et ce qui s'éveilla tout de suite en Maupassant, ce fut l'art du conteur. Ses récits, d'une facture accomplie, sont, avant les premiers ravages de la maladie mentale, dans la manière franche, rieuse, honnête, de nos conteurs français. C'est bien l'œuvre vigoureuse que devait laisser ce grand gaillard haut en couleur et bien découplé, fait pour vivre sur ses terres et passer ses journées à la chasse.

En face de ces gentilshommes, de ces natures d'élite, Zola paraît peuple, formellement et de tout son être. Ce n'est pas par ses origines, qui semblent au contraire avoir été au-dessus du commun, mais par le mélange des sangs qui coulaient dans ses veines. Zola, demi-italien, quart de grec, quart de - français, trois ou quatre fois métis, n'est pas, au regard des anthropologues, un bel échantillon d'humanité. Un

Gobineau eût fait devant ce sang-mêlé une grimace significative. L'espèce Zola qui fourmille sur les quais de Livourne, de Gênes, de Smyrne n'est pas à un très haut degré dans l'échelle des êtres humains.

Son éducation, son premier milieu, sans avoir rien qui déshonore, n'étaient pas pour racheter ses origines. On connaît ses débuts. Zola s'instruisit évidemment tout seul, par des lectures de hasard comme en peut faire un commis de librairie, un habitué des cours du soir. M. Edmond Lepelletier, qui l'a connu intimement, a raconté son mariage avec la fille d'une débitante de vins, sœur d'un ouvrier en bâtiment ; de sorte que Zola put se documenter de première main pour VAssommoir et peindre au naturel Gervaise et Cou- peau, et peut-être même la noce fameuse et la burlesque promenade au Louvre.

Tout est peuple en Zola : il ne serait pas difficile de le prouver avec ses

livres. Sa façon de concevoir la vie, l'amour, le plaisir est éloquente. Il attache à la jouissance grossière un prix et une importance qui donnent du dégoût. Il s'installe dans un luxe imaginaire et dans la vie de grande débauche avec une naïveté qui fait sourire.

Mais lorsque, dans ses romans, on va à ces « idées » qui faisaient son orgueil, ce caractère apparaît bien davantage. Il a toujours eu pour la Science — et souvent pour quelle science ! — le superstitieux respect des intelligences à demi cultivées. Enfin dans ses derniers romans, ses « Evangiles » comme il disait, il donne dans les antiques utopies humanitaires, dans les rêves de Cité future, avec une amusante candeur. Zola, c'était en somme la personnification du certificat d'études primaires.

Le naturalisme a fini avec lui et sur une mauvaise réputation. Quant à Zola, il ne laisse pas de disciple, à moins qu'il ne faille tenir compte de M. PaulBrulat

et de M. Charpentier. Il en eut jadis, mais qui l'abandonnèrent après la Terre. M. Paul Margueritte, cet ennuyeux pédant patriote et antimilitariste, doublé de son frère Victor, éprouve peut-être quelque regret du manifeste du Figaro et ne tient pas à s'en souvenir. Toutes ses apologies de l'auteur de la Débâcle ne feront pas que le reniement ne soit écrit. A côté de lui, M. Huysmans réfugié dans la mysticité, M. Hennique isolé dans le drame historique, M. Céard qui ne fait rien, ne formeront pas davantage à Zola une postérité littéraire. C'est sur des tirades évangéliques, sur des prêches révolutionnaires et dreyfusiens que va se fermer la tombe du dernier représentant de l'école naturaliste.

Flaubert, les Goncpurt, Daudet ni Maupassant n'auraient voulu de cette fin-là.

4 octobre 1902.

THÉODORE DE BANVILLE

THEODORE DE BANVILLE

M. Charles Morice a eu une très bonne idée en faisant un choix parmi les poésies de Théodore de Banville dont l'œuvre complète est en effet un peu fouillis. « Je suis un poète lyrique », dit le refrain d'une des ballades de Banville. Poète lyrique, il le resta jusqu'à son dernier souffle. Il se vantait de n'avoir jamais « renié la Lyre » et d'être resté fidèle à la Muse : Théodore de Banville ou soixante-huit ans de poésie descriptive et fantaisiste... Qu'est-ce qu'il reste de cette longue intimité avec le rythme et avec la rime ?

J'ai eu l'imprudence, avant de me hasarder à dire ma pensée, de me reporter au jugement de guides sûrs. Je répète le mot « imprudence » et vous

allez voir pourquoi. M'étant adressé d'abord à M. Jules Lemaître, dont une étude sur Banville ouvre la série consacrée aux Contemporains, voilà qu'il m'est arrivé, comme chaque fois que j'entre dans cette admirable galerie, comme chaque fois que je prends les Lundis de Sainte-Beuve, de n'en plus pouvoir sortir, de sorte que j'ai failli manquer l'heure du feuilleton et ne pas vous parler de l'anthologie de M. Charles Morice. Mais mon imprudence a même été plus grave que je n'aurais cru. Ayant lu l'étude si fine, si exacte, si équitable que M. Lemaître a consacrée à Théodore de Banville, je me suis aperçu qu'il ne restait plus rien à dire sur l'auteur des Odes funambulesques. Rien, mais là, ce qui s'appelle rien. Car on ne voit pas ce qui se pourrait ajouter à cette seule « impression » liminaire : « M. Théodore de Banville est un poète hypnotisé par la rime, le dernier venu, le plus amusé et dans ses

bons jours le plus amusant des romantiques, un clown en poésie qui a eu dans sa vie plusieurs idées, dont la plus persistante a été de n'exprimer aucune idée dans ses vers. »

Je vous renvoie aux Contemporains pour apprendre comment M. Jules Lemaître fait tourner cette « impression sincère » en jugement motivé. (Soit dit sans rouvrir le vieux débat sur la critique « impressionniste ».) Et vous verrez que, sur l'art de Théodore de Banville, sur sa conception de la poésie, sur la nature de ce charmant esprit, il n'y a plus rien à dire après M. Lemaître. Je me suis demandé seulement, un peu perplexe, si Théodore de Banville était resté aussi « amusant » de nos jours qu'aux environs de 1895. Et s'il y a lieu de reviser l'arrêt des Contemporains — pourtant si modéré jusque sur ce point-là, — c'est au sujet du plaisir que la lecture de Banville est encore capable de nous apporter.

Le choix de M. Charles Morice est fort bien exécuté. Son recueil m'a paru ne rien omettre d'important ni d'intéressant. Il y avait chez Théodore de. Banville un poète plastique et un poète humoristique. M. Charles Morice leur a fait à chacun une part égale.

Eh bien, le poète plastique, avec sa mythologie brillante et glacée, est terriblement monotone. J'avoue que j'ai tourné d'un doigt de plus en plus négligent ces histoires de dieux et de déesses, ces rêves de Psyché, ces débauches d'ambroisie, ces pluies de roses, et tous ces beaux seins « veinés d'azur », et ces chevelures d'or, ces étoiles, ces cygnes et ces neiges... Tout doucement nous nous apercevons que l'antiquité romantique et parnassienne est aussi ennuyeuse que l'antiquité de la décadence classique. Leconte de Lisle devient illisible, à peu près comme le sont la plupart de nos poètes du xvme siècle : et si « illisible » vous

paraît trop sévère, disons qu'il est lisible juste comme eux. Théodore de Banville ne souffre pas moins de ce vieillissement, quoique son Olympe, à lui, ne soit pourtant pas aussi sourcilleux que celui de Leconte de Lisle. Son Olympe est galant, pimpant, très décor d'Opéra. Que voulez-vous, il n'en est pas moins très ennuyeux au bout d'un quart d'heure : Théodore de Banville est verbeux, atteint de la manie du développement, au point que cet esprit charmant, fourvoyé dans la rhétorique, finirait par vous irriter...

JMais il y a l'ironiste, le gamin de Paris, le virtuose du burlesque et de la cocasserie en rimes... Hélas ! l'oserai-je dire ? Ce Banville-là aussi a bien vieilli ! Vous vous rappelez, dans Manette Salomon, la charge par laquelle s'ouvre le livre, le fameux discours d'Anatole sur Paris, du haut du belvédère, au Jardin des Plantes. Ce carnaval de 1860, il ne vaut guère mieux chez Banville

que chez les Goncourt. Nous avons passé à des plaisanteries d'un autre tour, et rien ne se démode plus vite qu'un genre de plaisanterie. A peine pouvons-nous connaître, par oUÏ-dire, les grotesques qu'énumèrent les Occidentales, — sans que le poète, malheureusement pour lui et pour la durée de son œuvre, les caractérise, montre leur trait de ridicule humain, de ridicule éternel, comme Boileau l'a su faire pour ses abbés Cotin. L'idée de la richesse elle-même, aujourd'hui, ne nous est plus donnée par les mêmes banquiers qu'au temps de Banville. Nous pensons aux milliardaires d'Amérique quand il s'agit d'évoquer le supplice que la fortune inflige à ses favoris. Lui, il plaignait dans ses stances la pauvreté de Rothschild... Nadar, « monsieur Scribe », Gil Pérès, le divan Le Pelletier, voilà sur quoi Banville dépensait sa verve, sans compter les noms qui ne nous disent plus rien de

rien. J'ai entendu de vieux hommes de lettres réciter comme une strophe immortelle :

Ce fameux divan est un van Où l'on vanne l'esprit moderne.

Plus absolutiste qu'Yvan,

Ce fameux divan est un van.

Eh bien, il n'y a pas à dire, nous n'y sommes plus. Ce fameux divan n'ayant plus de gloire, la moquerie a perdu tout son sel. Et nous nous sentons plus près, au contraire, de certaines plaisanteries « figaresques » écrites vers ses derniers jours par le poète toujours resté gamin, sortes de nouvelles à la main rimées, où le perdreau par exemple, se plaint d'être mangé par des grues. Pauvre et charmant Banville ! faut-il qu'on en soit réduit à ne plus le trouver amusant que dans ces petites choses-là ?

Il n'y a pas jusqu'à l'extraordinaire virtuose qu'il fut dans l'art des vers qui ne nous choque par certains côtés. « Je ne m'entends qu'à la métrique »,

disait-il fièrement dans l'envoi d'une de ses ballades. Il avait composé un célèbre petit traité de prosodie française. Il vénérait l'harmonie et le rythme que, par une intuition excellente, il définissait en musicien : « J'aurais voulu, a-t-il écrit, que le poète, délivré de toutes les conventions empiriques, n'eût d'autre maître que son oreille délicate, subtilisée par les plus douces caresses de la musique. » D'où vient, cependant, que Banville ait accumulé les erreurs, qu'il choque à tout moment l'oreille et non pas toujours seulement la plus délicate, qu'il ait si souvent écrit des vers désarticulés, désossés, douloureux, tout en fausses notes ? Je vous défie de jamais faire plaisir à personne en récitant ceci :

Et le joyeux titan Amour, levant sa coupe Que rougit le nectar, vers les Charités, groupe Adorable, naguère encore du ciel bruni, Disait : « Que l'homme soit béni, que l'infini, [etc..

Ou bien ceci, sous le titre un peu dérisoire de « Musique » :

Dans un coin de la ville ancienne disparue, Depuis douze ans bientôt passés, j'habite, rue -De l'Eperon, au rez-de-chaussée, un très vieil Hôtel, hanté par les oiseaux et le soleil.

Et l'on pourrait citer cent autres exemples où les tentatives rythmiques sont aussi malheureuses, où l'oreille, dont parlait si justement Banville, aurait à souffrir d'un semblable dédain de la plus élémentaire harmonie. Plus d'une boiterie de ce genre-là irrite trop souvent chez lui. Mais comment expliquer qu'un acrobate aussi accompli dans l'art des vers soit tombé et retombé dans des fautes pareilles ? Cela ne s'explique pas. Il y a, en poésie comme ailleurs, les choses qui réussissent, et les autres. Trop souvent, dans ses hardiesses, dans ses expériences, ce chanteur, qui fut pourtant toute sa vie uniquement un chanteur, n'aura pas réussi.

Et comment se fait-il aussi que ce gentil esprit, qu'on est tout de suite tenté de faire remonter à la lignée de Marot et de La Fontaine, s'échappe dans un bruit de rimes et de grelots sans laisser d'impression poétique véritable ? Les hommes, disait-il, ont besoin de poésie autant que de pain. Mais il ne leur donnait que des fantaisies spirituelles, pareilles à lui-même, que M. Anatole France a défini « un personnage de fantaisie, échappé d'une fête à Venise, au temps de Tiepolo ». C'était un poète lyrique, mais qui négligeait les idées et les sentiments, tout ce qu'il y a de général et tout ce qu'il y a d'humain, qui aimait surtout les beaux costumes et plus encore les déguisements. Il a vu le monde comme un bal paré... Aujourd'hui son œuvre

en souffre un peu...

18 février 1912.

LE POÈTE MAUDIT

LE POÈTE MAUDIT

Verlaine, sous l'anagramme qui lui était cher de Pauvre Lélian, s'est rangé de lui-même au nombre des Poètes maudits, dans un petit livre où il parle de Corbière, ce précurseur, qui mourut avant d'avoir pu se faire connaître sinon d'un petit groupe qui le pilla ; de Rimbaud, l'enfant terrible du symbolisme dont la vie fut aussi brève qu'aventureuse ; de Mme Desbordes-Val- more qui, après avoir gémi tout le long de son existence, connut cette suprême disgrâce d'être ressuscitée par le Chef des odeurs suaves ; de Mallarmé, paisible professeur d'anglais qui bravait héroïquement la gloire retentissante du ridicule, qui avait assez de goût pour souffrir de son impuissance et qui con-

nut l'amertume d'être abandonné par la plupart de ses disciples ; enfin de Villiers de l'Isle Adam, solitaire, misérable, orgueilleux, sardonique, génial et ignoré.

Verlaine, pour la mémoire de qui une étoile nouvelle avait paru se lever depuis sa mort, ne s'était pourtant pas trompé en se plaçant à l'enseigne de ses cinq compagnons d'infortune, Verlaine est bien un « poète maudit ». On s'en aperçoit depuis quelques jours.

Nous allions dire que Verlaine n'a jamais eu de chance. Et il y paraît bien puisque, après qu'un buste lui a été refusé dans le jardin du Luxembourg pour cause d'immoralité, l'administration allemande refuse de laisser apposer une plaque commémorative sur la maison de Metz, où il est né, pour crime de lèse-germanisme.

Il est, sinon plus exact, du moins plus explicite de dire de Verlaine qu'il a mal réglé sa vie. La chance, cela con-

siste généralement dans l'esprit pratique qui permet d'utiliser les circonstances favorables et de mettre en valeur les dons qu'on a reçus du ciel. Verlaine, qui avait toutes les sortes d'esprit, a manqué de celui-là. Il en a manqué au point que, même après sa mort, il travaille contre lui-même et qu'au moment où sa réputation semblait le plus solidement assise, où son nom et son œuvre paraissaient définitivement acquis à l'histoire littéraire, on le voit, parce qu'il s'est converti, et pour cause de cléricalisme, renié de ceux qui dispensent les réputations.

Oisive jeunesse,

A tout asservie,

Par délicatesse,

J'ai manqué ma vie.

Il est des hommes qùi savent tirer parti des situations les plus fausses et les plus désespérées. Verlaine a gâché comme à plaisir tous les atouts qu 'il avait dans le jeu de la gloire.

Ce qu'on est le plus certain de voir durer dans son œuvre, ce qui est le plus aisément accessible au public, ce sont les poèmes mystiques et religieux de ses derniers recueils. On a publié un choix de ses poésies chrétiennes. Et beaucoup de fidèles sont tentés de mettre Verlaine parmi les meilleurs poètes du catholicisme.

Hélas ! on s'aperçoit aisément de leur hésitation et de leur gêne. Sans doute ils reconnaissent à Verlaine la sincérité de la foi, l'humilité de la contrition. Mais le scandale permanent de sa vie continue de faire tache jusque sur la partie la plus pure de son œuvre. On a des scrupules à faire connaître à la jeunesse les vers, même très orthodoxes et très purs, d'un poète somme toute marqué d'infamie, qui connut la prison, fut mêlé à des affaires de mœurs et à qui nul désordre n'était étranger. Le catholicisme est devenu, de nos jours, trop bourgeois et trop rangé

pour admettre de tels pécheurs. D'autre part il a des ennemis si acharnés et si perfides et si prompts à abuses ,.'de toutes les faiblesses, qu'il doit se\* montrer difficile dans le choix de ses adhérents. La réputation de Verlahie, cette mauvaise réputation qu'il a mise en ballade, voilà qu'elle lui nuit encore aujourd'hui. M. Maurice Spronck a raconté autrefois qu'ayant, en compagnie de quelques gens de lettres, invité Verlaine à!' dîner, le personnel du restaurant, gérant, caissière, garçons et sommeliers regardaient avec inquiétude ce convive assez pareil a un vagabond ; et la barbe inculte, le manteau rapiécé, le bâton noueux du poète jetaient un peu de déconsidération sur les messieurs qui se faisaient un honneur de le recevoir à leur table. Les catholiques, en adoptant Verlaine, craignent un peu ce sourire méprisant de la caissière. Et puis, ils ne sont pas certains que la poésie d'un homme

dont les mœurs furent aussi impures, sait très saine. Et ici, la science merveilleuse de leurs éducateurs ne les trompa peut-être pas. Des lettrés comme, M. Léon Daudet auront beau dépenser , leur talent en faveur de Verlaine : je ne crois pas que l'Eglise soit près d'en falrçi,lun saint Damase ou un Prudence nouveau.

Tandis que le poète maudit et toujours errant se morfonâ'<aux confins de la religion et du monde reijgjeux, il se voit décidément repoussé du paradis laïque et révolutionnaire. Il y avait, pour un vagabond ennemi des lois et des règlements de police, assidu des hôpitaux et des geôles, une belle place de poète anarchiste à prendre. Verlaine a eu la maladresse de ne pas attaquer la société en marge de laquelle il a vécu et qui ne lui fut jamais douce. Il a eu le tort de ne pas adopter les idées qui, selon la règle, auraient dû répondre à son existence errante misérable. Ce

sans feu ni lieu n'a jamais écrit une ligne qui fût d'un révolté. Loin de là, résigné à ne pas avoir de foyer, il a chanté celui des autres ; il a chanté la religion et la patrie — comme un homme rangé, comme un académicien — comme M. François Coppée lui- même.

Telle a été sa faute insigne. On l'a vu à l'excommunication qu'un écrivain socialiste a lancée contre lui. Verlaine suspect aux Allemands pour cause de patriotisme doit être également suspect aux cosmopolites. Et puis un poète de la Sainte Vierge n'est plus admissible dans les temps modernes. De fil en aiguille, le « critique » socialiste en venait à reprocher à Verlaine d'avoir donné un coup de poing à son éditeur qui lui refusait cent sous. Les socialistes de nos jours ont des préjugés qui sentent étrangement le bourgeois.

On sait bien comment Béranger faisait parler son vieux vagabond :

Le pauvre a-t-il une patrie Que me font vos vins et vos blés,

Votre gloire et votre industrie Et vos orateurs assemblés ?

Dans vos murs ouverts à ses armes Lorsque l'étranger s'engraissait,

Comme un sot, j'ai versé des larmes,

Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Vieux vagabond, Verlaine a dit une chanson tout autre. Il n'avait pas le cœur mesquin de Béranger. N'ayant rien à perdre dans les malheurs publics, il ne les appelait pourtant pas comme une vengeance de ses malheurs privés. Verlaine, dans un de ses derniers recueils, Bonheur, a chanté au contraire un hymne à la- patrie, admirable d'ampleur et aussi de simplicité et de recueillement.

L'amour de la Patrie est le premier amour Et le dernier amour après l'amour de Dieu. C'est un feu qui s'allume alors que luit le jour Où notre regard luit comme un céleste feu. L'enfant grandit, il sent la terre sous ses pas Qui- le porte, le berce, et bonne le nourrit...

Puis l'enfant se fait homme ou devient jeune fille Et cependant que croit sa chair pleine de grâce Son âme se répand par delà la famille Et cherche une âme sœur, une chair qui l'enlace ;

Et quand il a trouvé cette âme et cette chair, Il naît d'autres enfants encore, fleur de fleur, Qui germeront aussi le jardin jeune et cher Des générations d'ici, non pas d'ailleurs...

A peu près les trois quarts de Péguy sont là. Et à la fin de ce poème des travaux des jours, des joies et des amours des hommes, Verlaine évoque le héros. qui meurt en défendant le sol :

Sa veuve et ses enfants garderont sa mémoire, La terre sera douce à cet enfant fidèle,

Où le vent pur de la Patrie en plis de gloire, Frissonnera comme un drapeau tout fleurant [d'Elle.

C'est sur ces quatre vers que se ferma le volume de Choix de poésies publié après la mort de Verlaine et qui a répandu dans le public la connaissance de son œuvre. On conçoit ce que cette inspiration a de désagréable pour les intellectuels dreyfusiens. Déjà dans le

Lys rouge, avec quelque pressentiment du tour que devaient prendre ses idées, M. Anatole France avait tracé de Chou- lette une image malveillante et narquoise. Il raillait le pauvre hère de fréquenter les églises et les belles dames. Les amis actuels de M. France, chez qui son ironie se tourne en férocité, traitent Verlaine plus mal encore. Qui accueillera le Poète maudit ?

13 avril 1904.

LOUIS MÉNARD

LOUIS MÉNARD

M. Rioux de Maillou publie une nouvelle édition, complète et définitive, des Rêveries d'un païen mystique. Déjà, voilà sept ou huit ans, M. Philippe Berthelot nous avait donné un volume fort bien composé de pages choisies de Louis Ménard. En même temps, — c'était à la mort du singulier poète- philosophe — M. Edouard Champion, selon la mode des humanistes, avait élevé à sa mémoire un « Tombeau » auquel l'élite des lettres françaises avait pieusement collaboré. M. Maurice Barrès avait écrit une série de beaux articles pour révéler Ménard au public. M. Paul Bourget disait : « La pénombre où est demeure ce grand poète fera quelque jour la surprise des écrivains

littéraires. » Le « soleil des morts » va-t-il se lever pour Louis Ménard ? Ces publications qui se succèdent ont bien l'air du prélude de la gloire, forcée par l'admiration des grands lettrés.

Je n'entreprendrai pas, à propos du volume que publie M. Rioux de Maillou, de refaire un portrait de Louis Ménard. Portrait difficile d'ailleurs, que celui de cet homme aux aspects divers, de cette intelligence universelle, de ce poète qui fut chimiste, de ce peintre qui fut communard. Ménard avait inventé le collodion, réformé l'orthographe, restauré le culte des morts. Et il a laissé les Rêveries d'un Païen mystique qui sont un des livres les plus originaux que le dix-neuvième siècle ait produits.

Les idées de Louis Ménard étaient une forêt. On risque de s'y égarer un peu. Ses écrits, quelquefois si singuliers, nous sont un témoin du tohu-bohu de notions diverses qui composait, au milieu du dernier siècle, l'esprit répu-

blicain. Ménard fait songer à Edgar Quinet quelquefois, et quelquefois à Proudhon. « La Justice est le ciel où les cœurs endoloris se retrouvent », a écrit ce dernier. Ces dispositions sentimentales et religieuses se retrouvent dans les conceptions de Louis Ménard sur le vrai, sur le juste, le beau et le bien. Conceptions qu'il serait malaisé de serrer de près, d'exposer en un corps de doctrine. Mais cette indécision même n'a pas été, en son temps, sans donner du charme, une puissance de séduction, aux idées républicaines. Tout y entrait : la Grèce et Rome, le polythéisme et le panthéisme, l'art et la vertu. Ménard a chanté la liberté et la conscience.

Cet infaillible Dieu que chacun porte en soi...

Et il a donné son expression historique au grand découragement, au profond dégoût qui saisit les républicains — et je pense aussi quelques Français qui ne croyaient pas à la République —

au lendemain du coup d'Etat. C'est un petit poème grave, fort et douloureux qui fait honte aux désarticulations, aux acrobaties et aux pitreries dont les Châtiments sont encombrés :

Les peuples vieillis ont besoin d'un maître; Ce n'est plus en eux qu'ils cherchent la loi. Dans un autre siècle il m'eût fallu naître : Il n'est point ici de place pour moi.

L'idéal qu'avait rêvé ma jeunesse,

L'étoile où montaient mes espoirs perdus,

Ce n'était pas l'art, l'amour, la richesse, C'était la justice ; et je n'y crois plus. Mais je suis bien las de ces tyrannies Qu'adore en tremblant le monde à genoux : Peuples énervés, races accroupies,

Nous léchons les pieds qui marchent sur nous. Le présent est plein d'odieuses choses, L'avenir est morne et désespéré :

Si l'on peut choisir ses métempsycoses,

Ce n'est pas ici que je renaîtrai.

Quand la mort, brisant la dernière fibre, Au limon natal viendra m'arracher,

S'il est quelque part un astre encor libre, Là-haut, dans l'éther, je l'irai chercher.

Ce ne sont pas des vers de très grand poète. Cela est nu et parfois un peu pauvre. Mais quel cri ! Quelle cadence ! Quelle fermeté et quelle sincérité ! Il n'y a rien d'aussi franc dans toute l'œuvre de Louis Ménard. Car on parle beaucoup de l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains, notamment sur le Parnasse. Il semble bien que Ménard, avec son intelligence si réceptive, la plasticité de son imagination, ait plutôt bu tour à tour à toutes les coupes. Il a toujours flotté d'impression en impression et de formule en formule. Il traversa le stoïcisme, le bouddhisme bien des choses encore, et l'on aime mieux lire ses morceaux les mieux venus que de perdre son temps à son casse-tête philosophique :

C'est une pauvre vieille, humble, le dos voûté. Autrefois on t'aimait, on s'est tué pour elle. Qui sait, peut-être un jour tu seras regretté De celle qui dit non, maintenant qu'elle est [belle.

Elle aussi vieillira. Puis l'ombre universelle La notra, comme toi, dans son immensité.

Il faut que les grands Dieux, pour leur œuvre [éternelle, Reprennent le bonheur qu'ils nous avaient prêté.

Nous sommes trop petits dans l'ensemble des [choses ; La nature mûrit ses blés, fleurit ses roses Et dédaigne nos vœux, nos regrets, nos efforts.

Attendons, résignés, la fin des heures lentes ; Les étoiles, là-haut, roulent indifférentes ; Qu'elles versent l'oubli sur nous ; heureux les [morts 1

C'est le même homme qui a reproché si amèrement à Israël d'avoir ignoré la vie future. «... Le silence des livres juifs est aussi triste qu'une négation ; c'est une boule noire dans l'urne : Tu es poussière et tu retourneras en poussière. N'avez-vous rien de plus à nous dire ? Pas un mot, pas une promesse, pas une vague espérance. Alors nous pèserons les suffrages au lieu de les compter, et la voix des peuples initiateurs couvrira celle des races infécondes. Dans

la longue nuit de l'histoire, la Grèce rayonne comme un phare. C'est elle qu'il faut interroger, etc... » Cette page curieuse se trouve dans le recueil de M. Philippe Berthelot. Elle est tirée d'une méditation sur le culte des morts, à propos de l'anniversaire de la Commune. Et l'on voit par là combien la pensée de Louis Ménard était mobile.

Mobilité un peu fatigante. On trouve dans le même petit livre des Rêveries, à côté du Commentaire d'un républicain sur l'oraison dominicale, qui est bien connu et qui est rempli de l'anar- chisme sentimental de 1848, des pages dignes de Renan —je parle de Renan mûri — un conte qui fait songer à M. Anatole France et ce curieux dialogue de Socrate et de Minos où Louis Ménard se montre si sagement conservateur. Lorsque Socrate, après avoir bu la ciguë, descend aux enfers, Minos lui dévoile l'avenir, lui apprend quel sera le fruit de son enseignement, les

responsabilités qu'il a encourues en ébranlant la religion ancienne de sa patrie...

« Ton disciple chéri, Alkibiade, donnant l'exemple de toutes les trahisons et de toutes les débauches, les trente tyrans sortis presque tous de ton école, et parmi eux Critias, le plus cruel de tous et le plus impie, celui qui a écrit dans ses vers que la religion avait été inventée par les chefs des peuples pour dompter la multitude. Ils te montreront Xénophon servant comme mercenaire un prince étranger, puis combattant à Sparte contre les Athéniens, et, dans ses écrits, préférant la monarchie asiatique au gouvernement populaire. Ils te montreront enfin Platon, le plus illustre philosophe formé par tes leçons, proposant pour modèle, dans sa République, un Etat où règne la communauté des femmes.

SOCRATE. — Il me semble, Minos, que,

si tu avais siégé parmi les Héliastes, tu m'aurais condamné comme eux à boire de la ciguë... »

La page, d'ailleurs magnifique, se termine par l'invocation que Socrate adresse aux Erinnyes, les vengeresses qu'on appelle aussi les Bienveillantes parce qu'elles redressent les erreurs de l'intelligence...

Vous voyez qu'il serait difficile d'ériger en système toutes les « Rêveries » de Louis Ménard. On raconte que dans le cours qu'il professait à l'Hôtel de Ville et qu'une municipalité radicale lui avait confié, « il célébrait à la fois Lourdes et la Commune de 71 qu'il confondait avec l'hellénisme ». Sa tête était un véritable Panthéon, comme celui de son poème qui se termine par l'évocation de la Vierge et, peut-être, ses quatre plus beaux vers :

Le temple idéal où vont mes prières Renferme tous les Dieux que le monde a connus.

Evoqués à la fois de tous les sanctuaires, Anciens et nouveaux, tous ils sont venus.

Fleur du Paradis, Vierge immaculée, Puisque ton chaste sein conçut le dernier Dieu, Règne auprès de ton fils, rayonnante, étoilée, Les pieds sur la lune, au fond du ciel bleu.

Cependant, sur le tard, Louis Ménard, ayant pris femme, alla demander pour son mariage la bénédiction d'un pasteur protestant. Et c'était bien, si l'on veut me passer ce mot, le comble du panthéonisme.

II juin 1911.

UNE CONFESSION

DES ENFANTS DU SIÈCLE

UNE CONFESSION

DES ENFANTS DU SIÈCLE

M. Eugène Montfort, un jeune écrivain de l'école naturiste, a eu l'idée d'interroger quelques-uns de ses contemporains, nés comme lui entre 1870 et 1880, sur ce qu'ils désiraient voir au XXe siècle. D'ailleurs ce n'est pas par curiosité pure que M. Montfort a mené cette enquête dans la Revue des Revues. Ce n'est pas non plus par respect des opinions de tout le monde — un respect poussé à ce point qu'il aiderait à les répandre : cet excès de libéralisme ne se voit plus qu'en Chine où les mandarins ont coutume de se saluer par ces paroles « : Je vous prie, communiquez-moi un peu de votre doctrine ».

S M. Eugène Mont fort est, avant tout, un artiste qui cherche, selon les principes du Naturisme, à rassembler les éléments de la Beauté moderne. Je le vois d'ici. Il considère la riche et vivante collection de Sentiments et d'idées qu'il vient de demander aux jeunes hommes de ce temps, du même air dont il regarde la foule de nos rues ou bien une troupe active de moissonneurs. Complétant ainsi sa représentation du monde, il en composera plus tard une image plus parfaite. Le zèle des corres- pondants de M. Montfort aura eu pour j premier effet d'aider aux plaisirs supé- \ rieurs d'un artiste. j Cette génération n'a plus assez de l dilettantisme pour trouver que ce résul- ! tat esthétique soit suffisant. Heureuse- j ment, il y en a d'autres. Pour notre j part, nous commençons par remercier ' la Revue des Revues d'avoir inauguré le xxe siècle en répudiant un des plus sacrés principes du xixe siècle. Car au

lieu d'avoir sollicité les réponses d'un marmiton adolescent, d'un jeune télégraphiste, d'un saute-ruisseau et d'un énfant de chœur, ainsi que l'exigeraient les règles du suffrage universel, elle s'est adressée à des apprentis'dans l'art de penser et d'écrire et qui mettent tout leur soin, précisément, à l'étude de ces questions sur lesquelles on les interrogeait. Louable retour au respect des hiérarchies. Nous ne pouvons qu'applaudir au principe de cette enquête.

Ces cahiers de la jeunesse de 19°0, ce recueil de désirs, de rêveries, de constructions raisonnées peuvent-ils nous donner quelques indications un peu précises sur ce que le xxe siècle sera ? Y trouvera-t-on la promesse d'une réorganisation politique, l'annonce d'un nouveau mouvement d'idées ? M. Eugène Montfort a tiré de son enquête des conclusions qui nous semblent un peu hasardeuses et qui ne tiennent pas assez compte de toutes les données. Je

sais bien que les réponses étaient et copieuses et confuses. Mais pour si fortes, numériquement, que soient certaines affirmations, peut-on oublier leur faiblesse secrète ? C'est ce que nous verrons tout à l'heure. Pour l'instant, nous voulons nous borner à quelques constatations essentielles.

La première nous réjouit singulièrement : et c'est que le vieil esprit républicain, le libéralisme doctrinaire est bien mort. Feu Jules Simon ne compte pas de disciples parmi les jeunes hommes d'aujourd'hui. Defunctus tandem non loquitur ! M. Jules Bongrand qui est vice-président de « l'Union libérale des jeunes gens » et qui reste fidèle à « l'idéal républicain de nos pères » a commencé sa réponse en reniant, en termes d'ailleurs obscurs, un certain libéralisme qui me semble bien être précisément celui de ces pères vénérés. M. Bongrand raconte d'un ton si contrit ce qu'on désire et ce qu'on espère

de son « Union libérale », qu'il paraît s'apercevoir lui-même que ces vieilles folies ne sont pas de son âge. Sa confession rappelle un ironique poème de Nietzsche (qui, par parenthèses, n'a pas sur la jeunesse l'influence qu'on pensait : il n'est cité qu'une fois dans cette enquête) :

Dans le nord, — j'hésite à l'avouer, — J'ai aimé une lemme vieille à pleurer : Liberté s'appelait cette vieille femme.

M. Bongrand estime que son Union est belle et digne d'admiration, parce que des catholiques, des protestants, des juifs et des « penseurs » plus ou moins libres s'assemblent uniquement pour ne pas se quereller. Car ils ne font vraiment pas autre chose. Et si ce n'est pas beaucoup, c'est encore tout ce qu'ils peuvent faire. Une règle élémentaire énonce qu'on n'additionne pas des bottes et des chapeaux. On ne peut rien tirer de plus d'une assemblée de gens

qui, différents les uns des autres, mettent tous leurs soins à maintenir leurs différences. Une telle entreprise, négligente des « raisons pithagoriques », est d'une évidente absurdité.

Les jeunes hommes d'aujourd'hui la tiennent en juste mépris. Ils ont des passions plus nobles, plus fortes, plus généreuses. Ils rient de la vieille femme, « vieille à pleurer ». Et il faut être déjà un petit vieillard pour oser leur offrir de retourner au dilettantisme. Ils savent bien que ces grâces de l'esprit n'en prouvent que la faiblesse. De même que la phtisie, maladie poétique en 1830, n'apparaît plus aujourd'hui que comme une fort laide maladie infectieuse, le dilettantisme n'est tenu à cette heure que pour un pauvre amusement de lymphatiques.

La seconde constatation qui s'impose à la lecture de cette Enquête, c'est que le jacobinisme héroïque est en aussi forte baisse que le libéralisme doctri-

naire. Il n'est représenté que par M. Paul Dussoulier qui a répondu « pour la ligue démocratique des Ecoles et par ordre ». Ce club farouche a tout l'air d'une pépinière de conseillers de préfecture. Mais, hors de ce groupe, nous ne voyons pas qu'un seul des correspondants de M. Eugène Montfort ait repris à son compte la doctrine de Pochon et de Cocula. Serait-ce que l'on y accède peu par goût ? Ou que ce goût ne vient qu'avec l'âge, les nécessités administratives et les obligations électorales ? On peut toujours noter avec satisfaction le mépris de la jeunesse intellectuelle pour le radicalisme. Cette jeunesse a certes d'autres torts. Mais elle n'a pas ce ridicule.

Cet abandon de conceptions qui eurent jadis pour elles les intellectuels et le quartier latin se traduit par un vif dégoût de la politique et des politiciens, et par un grand mouvement d'un rare ensemble contre la superstition jaco-

bine de l' Une et indivisible et en faveur du fédéralisme. Il faut reprendre ces deux points.

Le politicien a été fort malmené. M. Georges Deherme a dit énergique- ment qu'il fallait « travailler systématiquement à le déshonorer ». M. Jean Richou, qui n'a pas toujours autant de vigueur et de netteté, écrit à son tour : « La grande erreur moderne est à nos yeux l'erreur politicienne concrétisée dans une formule célèbre : la conquête des pouvoirs Publics ; il suffirait, d'après cette opinion, de renouveler le personnel politique d'un pays pour transformer son état social. » Voilà qui est excellent et l'on sait bien des gens qui, de cette formule, pourraient faire leur profit. Tout ce que la France compte de parlementaires et d'hommes de parti. devra voir dans ces dispositions de la jeunesse un sérieux avertissement.

Peut-être faut-il craindre qu'une autre erreur ne s'y glisse et que, dans

leur haine des politiciens, M. Deherme et M. Richou ne comprennent aussi certains spécialistes dont l'existence est utile et nécessaire. Peut-on songer à supprimer les hommes qui ont une connaissance étendue des questions diplomatiques, ou financières, ou agricoles ? De purs manœuvriers parlementaires comme M. Ranc, c'est une espèce nuisible. Dès qu'on arrive à M. Lockroy qui connaît un peu les choses de la marine, tout mépris, toute négligence n'ont plus de raison d'être. Je crains que M. Deherme et M. Richou, qui détestent les politiciens par amour de la vertu et par l'effet d'un certain fana tisme moraliste, ne fassent pas cette juste distinction.

C'est le fédéralisme qui a réuni le plus grand nombre des jeunes gens. M. Paul Boncour, qui a écrit un livre où il a vulgarisé à l'usage des républicains le programme économique des princes de la maison de France, s'est

même placé, dans sa réponse à M. Mont- fort, du seul point de vue de ce qu'il appelle le fédéralisme intégral (i), c'est- à-dire le fédéralisme « à la fois économique et politique, syndical et régional ». Ou la France du xxe siècle sera fédérale, ou elle périra. C'est le dilemme par lequel conclut M. Paul Boncour. Et nous l'acceptons aussi. Mais à vouloir le fédéralisme sans sa condition, qui est la Monarchie, M. Paul Boncour risque bien d'émettre un vœu stérile et même dangereux.

En république, un mouvement centralisateur est seul possible ; lui seul garantit le pouvoir aux gouvernants et, l'unité nationale aux gouvernés. M. Eugène Montfort a rapproché, dans sa conclusion, nos propres déclarations fédéralistes de celles de M. Paul Bon--

(i) Demandons tout de suite à M. Paul Boncour pourquoi il parle de théocratie fédérale : il sait bien que cette expression ne répond à rien et que jamais la distinction du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel ne fut mieux observée qu'au moyen âge.

cour. Il aurait bien dû expliquer que cet accord vient de ce qu'elles ont la même origine : les travaux du comte de Chambord, du comte de Paris et de royalistes éminents comme le marquis de la Tour du Pin. Nous eussions aimé aussi qu'il marquât ce qui nous sépare de M. Paul Boncour : son fédéralisme républicain, qui ne se maintiendrait que par un incessant miracle, revêt le caractère d'une pure utopie ; au lieu que le fédéralisme monarchique, appuyé sur un pouvoir stable, fort, indépendant, est une conception strictement réaliste.

Les républicains s'efforcent d'attirer à eux le grand mouvement qui pousse les Français à se grouper en associations pour la défense et la représentation de leurs intérêts corporatifs ou locaux. Les prévisions légitimes auxquelles autorisent l'expérience et l'examen de nécessités qu'engendrera un régime social nouveau, font croire au contraire que l'avènement d'unfédé-

ralisme intégral coïncidera avec la restauration d'un pouvoir fort.

Comme le dit très bien dans la Revue des Revues M. Henri Plommet, royaliste d'ailleurs un peu trop découragé : « Fils de roi ou fils d'ouvrier, celui qui saura alors s'appuyer sur l'armée syndicale que nos amis préparent pour lui et qui lui aura promis la reconnaissance de l'organisation financière en échange de son concours, celui-là sera notre dictateur. » M. Plommet, royaliste d'origine, de sentiment et de raison, a grand tort de prévoir l'hypothèse où il rendrait hommage à un autre chef que celui qui est désigné par la tradition. Mais il avertit les monarchistes de ne point quitter d'un pas leur droite ligne, sous peine de perdre le meilleur de leurs troupes dans le vain espoir de gagner des partisans nouveaux par la méthode de la folle surenchère.

Un aùtre fait qui ressort de cette enquête, qui est moins à l'honneur de

la jeunesse et que M. Montfort relève triomphalement, c est que la majorité des jeunes gens cultivés incline au socialisme. Et en effet, on lit beaucoup d'espoirs exprimés dans l' avènement d'une « Cité future », d une « Cité de justice ». Mais toutes ces aspirations restent à l'état de fantaisies privées, d'imaginations individuelles. C'est un catalogue d'articles de foi où rien n 'o- blige la raison. M. Montfort observe que des sensibilités sont d'accord et que quelques cris sont poussés avec un unisson satisfaisant. Voilà qui est tout fortuit et ce tas de sable se décomposera aussi aisément qu 'il s est formé. Le chœur des jeunes socialistes serait encore plus nombreux que nous dirions : il a seulement des chances de se diviser en un plus grand nombre de morceaux.

Ecoutons M. Maurice Le Blond qui, en littérature, est un critique judicieux : « Je crois, écrit-il, à l'avènement du socialisme. J'y crois, parce qu 'il est

conforme aux lois de l'évolution, j'y crois parce qu'il constitue le dénouement fatal de notre crise économique, j'y crois surtout parce qu'il est le seul à satisfaire ma conception de la justice et mon appétit de l'équité. » Ainsi, M. le Blond fonde son socialisme sur deux affirmations gratuites (i) et surtout sur les inspirations de son imagination métaphysique. Il nous accordera que ce n'est pas une démonstration qui puisse suffire à tout le monde. Et je lui proposerai comme modèle M. Dubuc, le conseiller municipal antisémite, qui, après avoir posé le principe d'hérédité et la loi de sélection, en a déduit — non pas toujours, malheureusement, avec une vigueur suffisante — sa politique tout entière.

En somme, tout le défaut de cette

(i) On a dit aussi autrefois que le libéralisme était « conforme aux lois de l'évolution » ; il y a même de bons Hollandais qui l'ont cru, qui l'ont dit et qui ont voté en masse ces jours-ci pour le docteur Kuyper « antirévolutionnaire ».

jeunesse est d'avoir bon cœur, et même trop bon cœur. Et si avec l'âge elle réussit à prendre un peu de raison, elle pourra peut-être composer un vingtième siècle habitable et un peu mieux ordonné que celui dont nous sortons.

21 juin 1901.

PAUL ADAM ET MOLIERE,

PAUL ADAM ET MOLIÈRE

Nous avons de tout temps été convaincus qu'un jour viendrait où le courant réactionnaire se ferait si fort et si brutal en France qu'on rendrait justice à notre équilibre et à notre bon sens et qu'on serait heureux de trouver les « énergumènes » de l'Action française pour jouer le rôle de modérateurs. Ce jour d'excès est arrivé pour M. Paul Adam.

Voilà M. Paul Adam adversaire du romantisme et, de l'individualisme, mais adversaire délirant, adversaire frénétique, adversaire qui n'admet pas de distinctions ni de gradations. Nous exagérons à peine en disant, que, dans l'état d'esprit où M. Paul Adam se trouve, il n'y a plus de raison pour

ne pas souhaiter de voir rétablir le droit de vie et de mort dont le pater familias des origines de Rome disposait à l'égard de ses enfants. La famille ! la famille ! Au nom de la famille, M. Paul Adam piétine et extermine l'individu. Il lui défend d'ouvrir la bouche. Il lui enjoint le sacrifice. Il veut que l'individu, soumis à la loi de ses morts, ne vive que pour les générations futures. Il abolit complètement le présent, il l'abîme dans un gouffre ouvert entre l'avenir et le passé. Imaginez Frédéric Le Play, sage et pondéré sociologue, achevant au cabanon. et entre diverses séances d'hydrothérapie et de camisole de force sa théorie de la « famille-souche ». Vous aurez à grand'- peine une idée du traditionalisme fanatique qui fermente sous le crâne de M. Paul Adam.

M. Paul Adam a trouvé le moyen de réunir dans une exécration commune « cette gourgandine de George Sand »

et qui ? Je vous le donne en mille ? Molière. Il y a longtemps. d'ailleurs que Molière est la bête noire de- M. Paul Adam. Son paradoxe n'est pas nouveau : il y tient. Dans un livre qui s'appelait le Triomphe des médiocres, M. Paul Adam s'était déjà livré à une furieuse escrime contre le «tapissier Po- quelin » représentant de l'esprit boutiquier, apologiste du bonhomme Chry- sale et de la « bonne soupe », railleur borné des Précieux et des Précieuses, ennemi des nobles femmes qui ont le souci de parer leur intelligence, de l'élever au-dessus du haut-de-chausse : thème facile où l'esthétisme à la mode de,1890 se reconnaît. M. Paul Adam s'est bien gardé de renoncer à ses anciens griefs contre Molière. Mais il en a trouvé un nouveau. Il a découvert chez lui un destructeur de la famille, un empoisonneur public, responsable de la décadence de notre pays et même (ce n'est pas nous qui risquons la plaisanterie) de la dépo-

pulation, parce qu'il a célébré le droit à la passion amoureuse, ridiculisé les pères prudents et sages qui entendent que leur fille contracte un mariage de raison, voué au mépris les quadragénaires sensés comme Arnolphe qui élèvent avec soin les Agnès en vue d'une union confortable et paisible, fondée sur des ressources propres à assurer l'avenir de la progéniture et à perpétuer la race dans de bonnes conditions. Les Agnès, les Elise et les Angélique sont des Lélia, comme Scapin est Bonnot (textuel). Molière n'avait que trop bien préparé la France à entendre l'hymne à la souveraineté de l'instinct chanté par le romantisme. C'est à lui que nous devons la doctrine meurtrière du « vivre sa vie », détestable « morale de primates » à laquelle s'oppose la conception de la famille et de l'Etat sur laquelle s'appuient les peuples civilisés et grâce à laquelle ils durent et ils prospèrent...

Comment M. Paul Adam concilie-t-il

l'esprit boutiquier et bassement bourgeois du tapissier Poquelin avec le romantisme effréné qu'il trouve chez Molière, c'est d'ailleurs ce qu'il dédaigne de nous expliquer. Il ne nous dit pas davantage, d'ailleurs, comment l'individualisme dont il fait, d'après un lieu commun fort usé, la spécialité des races latines, s'accorde avec l'idée hautement autoritaire de la famille qui régit le droit romain et avec le sacrement du mariage indissoluble selon l'Eglise. Il néglige aussi de nous dire pourquoi il est si souvent question de contrats, d'argent et de notaires dans la comédie moliéresque, pourquoi la jeune Henriette des Femmes savantes a été si longtemps blâmée pour la condamnation du mariage d'amour qu'elle formule en quatre vers d'une netteté si terrible sur des lèvres de vingt ans :

Rien n'use tant l'ardeur de ce feu qui nous lie, Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;

Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux De tous les noirs chagrins qui suivent de tels [feux...

Vers que paraphrase d'ailleurs toute une bonne moitié du roman de Stéphanie. Mais M. Paul Adam ne s'embarrasse pas pour si peu de chose. Les nuances ne lui importent guère, et sa logique vit fort bien avec de grand trous. On ne sait ce qu'en penseront des « latins ». Mais c'est insuffisant pour de simples Français.

Nous ne nous donnerons pas la peine de réfuter plus longtemps le paradoxe de M. Paul Adam sur Molière. Quant au roman lui-même qui a servi de prétexte à ses invectives, qu'en dire, sinon qu'il est contourné, qu'il sent l'effort comme tous les livres du même auteur ? M. Paul Adam se donne beaucoup de mal pour ne pas dire comme tout le monde des choses très ordinaires. Son style haletant, sous pression d'une perpétuelle ironie, amuse

quelquefois, mais fatigue à la longue avec ses réminiscences de l'heureux temps du décadentisme. (Comme M. Paul Adam fait penser aux pages les plus plaisantes de la Maîtresse d'esthètes de Willy !) Il écrira froidement qu' « Isabelle possède un cerveau qui lui permet les joies intérieures de la mentalité ». L'écrivain qui perpètre de pareilles combinaisons de syllables est-il sérieux ou se moque-t-il ? Tout porte malheureusement à croire qu'il est sérieux...

Donc, M. Paul Adam arbore un traditionalisme voyant et saugrenu digne d'un homme de couleur. Il nous conte l'histoire d'un quinquagénaire et de ses deux sœurs. L'une a fait un mariage de raison, s'est alliée à un homme mûr mais riche, ce dont sa postérité la remercie. L'autre a couru le risque du mariage d'amour, qu'elle expie par la détresse quotidienne, l'abandon de son mari, les reproches de

ses enfants. Le bon quinquagénaire, las de sa vie de garçon, se créerait volontiers une existence nouvelle avec sa secrétaire-dactylographe, Stéphanie Cler- mont. Il se dévouera à l'esprit de famille et léguera son patrimoine à ses neveux pauvres pour réparer l'erreur commise par leur mère en cédant à la passion. Il offre son bonheur en expiation de l'entraînement sentimental auquel a jadis succombé sa cadette. Sa vieillesse solitaire sera l'holocauste apporté sur l'autel de l'avenir.

Il nous plaît que, dans cette apologie de la famille conçue comme une sorte de Moloch, et en menant jusqu'à l'absurde une idée juste, M. Paul Adam ait cru devoir se distinguer en introduisant une caricature. Voici comment il voit l'Action française dont le jeune Robert Huvelin est un adepte :

« — Il faut bien aussi respecter une tradition, se maintenir dans un esprit...

Sans quoi, c'est la dispersion, l'anarchie, le désordre !... Le Désordre !

« Il lève sa main gantée de daim gris pour signifier son horreur ; puis il rajuste le monocle ébranlé en ses bases par l'émoi de cette horreur (!). Bachelier seulement, il affecte le purisme, la dévotion au classique et des sentiments monarchistes. Il s'enorgueillit d'avoir manifesté, parmi les Camelots du Roi, au cours de Thalamas. Il aspire au titre de licencié en histoire. Il prétend découvrir dans ses livres, dans ses documents, la justification de Torquemada. Sur ce grand méconnu, il prépare une thèse. Quoique les examinateurs du baccalauréat aient ajourné plusieurs fois, avant de le recevoir, le jeune érudit, il se targue de ses connaissances latines, grecques, scientifiques, et prend les mines -du penseur, volontiers (sic). Il a conscience d'être l'avenir de la France. Robert Huvelin se dispose à lui rendre ses anciennes institutions.

Robert Huvelin se fera présenter au Duc d'Orléans. Thérèse raille légèrement son neveu. Elle l'accuse de snobisme. Emilie reproche à son fils de choisir des opinions chez le tailleur avec la coupe fashionable. Robert hoche la tête. Par la portière de l'auto, il regarde ce doux pays, sa vieille France, pour laquelle... »

La charge qu'a tracée M. Paul Adam ne nous irrite pas. Elle nous agrée. Le snobisme de Robert Huvelin est exactement celui de l'auteur de Stéphanie. Son traditionalisme est de même sorte : pas plus de sérieux, pas plus d'avenir. Il est également verbal, stérile et mort-né. Robert Huvelin verra dans Stéphanie le miroir de ses « concepts » — et ce sera la revanche de Molière.

25 mai 1913.

LE ROMAN

DES GRANDES AFFAIRES

LE ROMAN

DES GRANDES AFFAIRES

Des gens se plaignent de la platitude de notre temps. Ce sont des sots. Et il s'en est toujours trouvé pour déplorer la platitude de tous les âges. A la vérité, les sujets capables d'émouvoir les sensibilités et d'ébranler les imaginations sont aussi nombreux aujourd'hui que jamais. Ainsi lorsqu'on nous rapporte les prodigieuses histoires des grands manieurs d'affaires américains, leurs biographies digne des contes de fées, leurs entreprises dont l'ampleur dépasse le commun de nos imaginations, ne peut-on pas dire que rarement on a vu pareil excitant pour les esprits ?

Il faut remarquer que c'est un roman-

cier qui fut des premiers à parler des trusts et à faire connaître ces gigantesques combinaisons au public peu familier avec les travaux des économistes. Je me souviens que M. Paul Adam expliquait, il y a quelques années, dans une série d'articles d'un journal populaire, et avec une clarté inaccoutumée chez lui, le système qui a fait la fortune des milliardaires transatlantiques. L'imagination un peu trouble de M. Paul Adam, toujours séduite par l'énorme, s'était mise tout de suite d'accord avec les puissants éléments de romanesque qui résident dans ces édifi- J cations de fortunes gigantesques, dans ces concurrences acharnées, dans ces accaparements universels, qui laissent loin derrière eux les petites spéculations et les modestes coups de Bourse qu'Emile Zola racontait, par exemple, dans l'Argent. Sans doute, Balzac avait déjà su attacher passionnément ses lecteurs au commerce d'un parfumeur pari-

sien, et il faut sans doute plus de génie pour intéresser à la boutique de César Birotteau que pour étonner par la mise en œuvre des traits caractéristiques de la vie de Gould, de Vanderbilt, de Carnegie ou de Pierpont Morgan. Mais enfin M. Paul Adam, qui faisait représenter, il y a sept ou huit ans, au Théâtre-Libre et à l'Œuvre, le Cuivre, drame sur un trust sud-américain, était un véritable précurseur. C'était lui qui était désigné pour écrire le grand roman des grandes affaires « mondiales ». Il ne l'a point fait sans doute parce qu'il est trop occupé à retracer l'histoire de la sensibilité française au xixe siècle. Ce roman, qui eût été touffu, mystérieux, terrible et plus énorme encore que les récits les plus prodigieux rapportés par les voyageurs, ce roman, le voilà fait et il est de la main du vicomte Eugène- Melchior de Vogüé, — du vicomte de Vogüé à « l'âme amène », comme quelqu'un a dit un jour.

Singulier contraste ! M. de Vogüé est tout aménité, tendresse, évangélisme : et sa gloire la plus pure est faite d'un mot sur le coup d'Etat que les belles âmes républicaines ne citent jamais sans horreur... Le premier il s'est fait, par affinités et par goût, missionnaire du tolstoïsme et de la vie simple : et pourtant le voilà passé analyste des grands capitaines de la guerre commerciale.

Un peu de réflexion explique cependant assez vite comment M. de Vogüé eut l'idée de composer ce Maître de la Mer qui est « le livre du mois ». C'est d'ailleurs très simple.

M. de Vogüé est de ces écrivains très rares et, par cela, précieux, qui ne sont pas littérateurs de carrière, littérateurs purs, — c'est-à-dire qui ont un rang, une situation, une raison d'être, indépendamment de leur qualité de littérateurs. Ils ne doivent pas tout, absolument tout, la vie, la considération et

la substance même de leurs ouvrages, à leur seul talent d'auteur. Sans doute ils sont assez doués pour qu'on doive penser qu'ils auraient écrit, et avec honneur, quand bien même leur origine eût été inférieure. Mais ils n'auraient jamais écrit les mêmes choses.

Si son nom et sa naissance ne lui avaient permis de débuter à l'ambassade de France en Russie, certainement le vicomte de Vogüé n'eût jamais écrit le Roman russe. Sans ce nom, sans cette naissance et toutes les garanties qu'elle leur apportait, les électeurs de l'Ar- dèche n'eussent point songé à envoyer M. de Vogüé à la Chambre, ni M. de Vogué n'eût songé à devenir leur député : et il n'eût point rapporté du Parlement, avec un noble dégoût et un désenchantement utile, son livre des Morts qui parlent. Le Conseil de la Compagnie du Canal de Suez n'eût jamais eu l'idée de proposer à ses actionnaires de nommer comme administra-

teur un littérateur, même éminent, mais simple littérateur : or c'est dans cette fonction, considérable à divers titres, et dont M. de Vogüé est investi depuis quelques années, qu'il faut chercher, je crois, les origines du Maître de la Mer.

A la tête d'une société financière et maritime qui doit sa formation et sa prospérité à l'audace, à l'initiative, à l'énergie d'un homme d'affaires génial, M. de Vogüé était bien placé, pour connaître les grands intérêts et les puissantes volontés qui se disputent les richesses du monde. Alors il se sentit légitimement tenté de traduire dans un roman ses expériences et ses observations.

Je ne sais comment il se fait qu'avec cela a écrit M. de Vogüé un livre qui, dans son genre, ne me paraît pas beaucoup plus « réaliste », je veux dire plus conforme aux choses, que celui qu'eût écrit M. Paul Adam. Bien qu'un peu exagéré, j'en crois le détail exact : c'est

l'histoire, agrandie seulement aux proportions de la planète et non plus limitée à l'Atlantique, du fameux trust de l'Océan. Ce qui m'empêche de croire que le Maître de la Mer soit bien ressemblant au modèle et d'accord avec les événements, ce ne sont pas ses côtés délicieusement Jules Verne (l'homme certainement le plus qualifié pour raconter ces sortes d'aventures), mais c'est toute l'idéologie, tous les symboles que M. de Vogüé a introduits dans son histoire.

On s'imagine, en ouvrant le livre, qu'il ne va être question que des opérations inter-continentales du richissime Archibald Robinson (qui est appelé assez drôlement à un endroit, par un à-peu-près d'helléniste, Robin- son Chrysoé). Et point du tout. Un conflit d' « idéal » s'en mêle. Une intrigue amoureuse déroule ses phases connues. On ne sait plus s'il s'agit du tendre Jean d'Agrèves ou d'Archibald

Robinson, « l'imperator moderne », le tout-puissant directeur de l'U. S. I. (Universal Sea Trust).

M. de Vogüé, dans son Maître de la Mer, n'a pas fait un roman documentaire, un roman historique, ni politique, ni économique, ni même sociologique, comme il s'en publie. Il a écrit, en somme, sur des sujets nouveaux, un roman à l'ancienne mode, un roman à thèse et à idées.

On pourrait sans doute distinguer deux idées directrices dans ce livre. La première, c'est qu'aux «jeunes énergies» un peu brutales de l'Amérique, représentées par Robinson, s'oppose « le vieil idéal » français, incarné dans le capitaine de Tournoël, explorateur, image un peu bien affadie du colonel Marchand. A l'esprit d'intérêt, au jugement positif de l'Anglo-Saxon qui traduit tout en valeur marchande, M. de Vogüé oppose le sentiment de l'honneur et le désintéressement du Celte. Méfions-

nous, oh oui ! méfions-nous de ces antithèses. Elles sont bien vulgarisées et elles ne sont pas moins contestées. M. de Vogüé nous donne cet encouragement que les forces morales l'emportent et doivent l'emporter sur les autres. Mais il paraît sous-entendre que c'est à la condition que les unes s'allient aux autres. Il est parlé à un endroit d'alliance entre le « vieil idéal » celtique et les « jeunes énergies » anglo- saxonnes.

Voici d'ailleurs comment est exposée la thèse par la bouche d'un missionnaire qui, sur la terre d'Egypte, répond en ces termes à un archéologue qui vante la munificence des milliardaires américains et raille la ladrerie française qui lui fournit à peine de quoi vivre et continuer ses travaux :

« Malheureux ! s'écrie le missionnaire en homme accoutumé à tous les sacrifices, c'est sur la terre d'Egypte que tu oses décrier la puissance souveraine

au génie français, même indigent, à la volonté française, même contrecarrée par la plus riche des nations ? Tu as débarqué sur cette terre, à Port-Saïd, me disais-tu. Qui as-tu vu d'abord sur le môle ? Un Français, qui vint en Egypte aussi dénué que Mariette, avec une foi au cœur, comme Mariette ; il a lutté vingt ans pour cette foi, elle a triomphé. Ah ! le Maître de la mer, comme on l'appelle, peut faire passer sous cet homme de bronze tous les navires des deux hémisphères : le vrai Maître de la Mer, c'est le Français qui la violente, qui en réunit les îlots séparés et leur commande de porter des vaisseaux. Et combien d'autres t'en nom- merais-je de ces Français qui ont créé sur le sol égyptien, à coups de volonté, tout ce qui en fait l'opulence et la parure... Tes banquiers auront beau faire, mon bon Jérôme, c'est nous qui sommes les rois du monde, avec les inépuisables richesses de notre esprit et de notre cœur. »

Peut-être. Mais on pourrait aussi faire remarquer que si notre idéalisme a parfois réussi, c'est que nous ne sommes pas non plus de si mauvais banquiers. Ce n'est pas le génie et la volonté de Lesseps tout seuls qui ont percé l'isthme de Suez : il a fallu des centaines de millions pour exécuter ses projets. Heureusement, les Celtes ont aussi un peu de sens pratique et ils étaient les seuls dans le monde à avoir produit et économisé assez de richesse pour l'aventurer dans l'entreprise peut- être la plus risquée et la plus discutée du xixe siècle. Ne fallut-il pas au petit bourgeois qui souscrivait pour une, deux ou trois actions du canal de Suez autant de sens des affaires et de goût du risque qu'on se plaît à en reconnaître aux Américains ? Et ceux-ci n'ont-ils pas un « idéal » qui, pour n'être pas aussi vieux, c'est-à-dire aussi souvent attesté par l'histoire que le nôtre, est également fait d'énergie, de

désintéressement, d'amour du jeu et du danger ? Chaque nation y met sa note ; voilà la différence. Mais il ne paraît pas bon de laisser croire que les « forces morales » toutes seules ont pu, même en France, remporter de grandes victoires si elles ne sont pas appuyées sur de plus positives ressources. Ce n'est même pas la rançon, c'est la condition de toutes les grandes idées des hommes.

L'autre pensée directrice du roman de M. de Vogüé, elle est antique et vénérable comme la littérature elle- même. La voici, exposée par un médecin :

« Sur cent hommes qui tiennent les grands rôles de la comédie humaine, il y en a quatre-vingt-quinze qui ne jouent le leur que pour une femme. De loin, on les croit tout occupés de mener le monde ; on approche, on entre dans leur privé, on voit vite de quoi ils sont occupés, par qui et par où ils sont menés... »

Ainsi la grande lutte pour la possession de l'immense empire africain qui se livre entre Archibald Robinson et le capitaine de Tournoël, entre l'Anglo- Saxon positif et le Celte idéaliste, se complique d'une rivalité amoureuse. Ces deux conquérants ne se disputent plus le monde que pour plaire à de beaux yeux. Et nous avons la satisfaction — flatteuse pour l'amour-pro- pre national — que c'est en fin de compte le Celte, riche de son seul honneur, qui l'emporte sur les millions de Robinson.

Il est de tradition dans la littérature française de toujours mêler une histoire d'amour aux conflits des ambitions et des intérêts. Les tragédies politiques de Corneille sont elles-mêmes doublées d'une intrigue. On ne saurait donc reprocher à M. de Vogué d'en avoir fait autant. Peut-être, seulement, repris par son goût de l'analyse sentimentale, a-t-il un peu trop insisté à la fin sur les

amours du capitaine, de sorte que son livre, qui s'ouvre à la façon héroïque de Jules Verne, se ferme sur la mode idyllique de Feuillet. Il y avait, dans la classification des genres, ce que l'on nommait autrefois l'idylle héroïque. C'est à quoi ne correspond pas mal le Maître de la Mer.

24 octobre Ig02.

LES DIEUX ONT SOIF

LES DIEUX ONT SOIF

Après l'Ile des Pingouins, ce livre de parodie et de sarcasme, on était autorisé à penser que M. Anatole France, dans son « évolution », n'avait pas tout perdu, puisqu'il restait sceptique. Son nouveau livre nous soulage définitivement d'un doute : non, M. Anatole France a eu beau écrire une préface pour les discours de M. Combes, il n'est pas tombé dans la religion républicaine. On m'a raconté qu'il disait un jour joyeusement, voilà cinq ou six années de cela, à un candidat à l'Académie (i) qui lui faisait la visite de rigueur : « Eh bien, avouez-le : vous vous attendiez à trouver le bonhomme Raspail. » Le ciel soit loué : nous en

(i) Le candidat était Maurice Barrès.

sommes sûrs à présent, M. Anatole France n'est pas la même chose que le bonhomme Raspail ni que le petit père Combes.

Les Dieux ont soif, c'est un roman sur la Révolution. Ce n'est ni un roman contre-révolutionnaire, ni un roman anti-révolutionnaire. Mais, quand on l'a lu, on sait ce qui fait horreur à M. Anatole France dans la Révolution. Et ce qui lui fait horreur, c'est Jean-Jacques, ce sont les doctrines de Rousseau. Il est très beau et il est très bien que ce livre paraisse au moment même de la cérémonie du Panthéon, puisqu'il est employé tout entier à montrer la malfai- sance essentielle de la croyance à la bonté naturelle de l'homme.

Evariste Gamelin, jeune peintre, ardent disciple de David, est un jacobin à principes. C'est un pur entre les purs. C'est un fanatique, c'est un monstre, c'est un imbécile. La citoyenne Elodie, qui lui accorde ses faveurs, lui fait croire

qu'elle a été séduite par un aristocrate, alors qu'en vérité le séducteur de la belle était clerc d'huissier. Evariste, juré du tribunal révolutionnaire, fait condamner à mort sur le plus léger et le plus trompeur des indices, un ci-devant en qui il s'imagine reconnaître le corrupteur de l'innocence. Il donne à une pauvresse la moitié du pain que lui accorde la réquisition, l'autre moitié à sa vieille mère, mais il enverrait froidement tous les siens à la guillotine s'ils étaient soupçonnés d'incivisme. Cet Eliacin de la République une et indivisible verse le sang pour assurer le bonheur des hommes. Jamais un doute ne l'assiège. C'est un sinistre fanatique, pour qui les paroles de Robespierre sont révélation. Voici l'état de son âme après une séance aux Jacobins, où « l'incorruptible » a désigné les traîtres.

« Evariste entendit et comprit. Jusque-là, il avait accusé la Gironde de pré-

parer la restauration de la monarchie ou le triomphe de la faction d'Orléans, et de méditer la ruine de la ville héroÏque qui avait délivré la France et qui délivrerait un jour l'univers. Maintenant, à la voix du sage, il découvrait des vérités plus hautes et plus pures ; il concevait une métaphysique révolutionnaire, qui élevait son esprit au- dessus des grossières contingences, à l'abri des erreurs des sens, dans la région des certitudes absolues. Les choses sont par elles-mêmes mélangées et pleines de confusion ; la complexité des faits est telle qu'on s'y perd. Robespierre les lui simplifiait, lui présentait le bien et le mal en des formules simples et claires. Fédéralisme, indivisibilité : dans l'unité et l'indivisibilité était le salut ; dans le fédéralisme la damnation. Gamelin goûtait la joie profonde d'un croyant qui sait le mot qui sauve et le mot qui perd. Désormais, le Tribunal révolutionnaire, comme autrefois les

tribunaux ecclésiastiques, connaîtrait du crime absolu, du crime verbal. Et, parce qu'il avait l'esprit religieux, Evariste recevait ces révélations avec un sombre enthousiasme ; son cœur s'exaltait et se réjouissait à l'idée que désormais, pour discerner le crime et l'innocence, il possédait un symbole. Vous tenez lieu de tout, ô trésors de la foi ! »

Il fallait citer cette page parce qu'elle donne le ton du livre. Vous connaissez les endroits où Voltaire se moque de Rousseau : la même ironie règne dans Les Dieux ont soif.

M. Anatole France a même son porte- parole, un épicurien, l'ex-traitant Brot- teaux des Ilettes, qui, après avoir possédé de grandes richesses, joui de tous les plaisirs de la vie, subsiste avec peine dans un grenier, en fabriquant des pantins. Là, ce mécréant recueille, en dépit du péril, un barnabite, le P. Lon-

guemare, avec lequel il engage de vives et brillantes controverses philosophiques, égales aux pages les plus célèbres de la Rôtisserie de la Reine Pédauque et de Jérôme Coignard. A ce couple bizarre se joint même un soir une malheureuse fille qui a poussé des cris séditieux : mécréant, moine et prostituée sont également coupables aux yeux des hommes vertueux et sensibles qui adorent l'Etre suprême, et il va sans dire qu'ils seront tous les trois cÓndamnés à mort par le tribunal révolutionnaire, guidé par les lumières de l'inflexible Gamelin. On peut penser ce qu'on voudra de l'idée qu'a eue M. Anatole France de réunir en un trio symbolique les trois victimes du génie révolutionnaire, qui sont d'après lui, la foi traditionnelle, l'agnosticisme et le plaisir de vivre. Mais la page où le P. Longuemare, Brotteaux et la jeune Athénaïs vont à l'échafaud, dans la même charrette, est tout à fait émou-

vante et belle et dans la ligne la plus pure du bel art de M. France.

Il importe d'ailleurs de ne pas se méprendre sur sa pensée. Lui-même a mis ses lecteurs en garde contre une interprétation inexacte de son livre. Il a soin de blâmer quelque part son cherBrotteaux qui avait « la faiblesse de croire que les révolutionnaires étaient plus méchants et plus sots que les autres hommes, en quoi il tombait dans l'idéologie ». La sottise et la méchanceté des révolutionnaires venaient seulement, selon M. France et la raison, de ce qu'ils croyaient, avec Rousseau, qu'il fallait « suivre les impulsions de la nature, cette bonne mère qui ne se trompe jamais ». Evariste Gamelin poussait, aux mânes de Jean-Jacques, des invocations de ce style : « Homme vertueux, inspire-moi, avec l'amour des hommes, l'ardeur de les régénérer. » Et, dans cette ardeur sainte, il envoyait, pêle- mêle, ses contemporains à la guillotine.

Brotteaux, grand lecteur de Lucrèce, chez qui il puise l'aspiration au néant, pourrait prendre à son poète les vers que M. France ne cite pas, mais qui semblent être inscrits en filigrane à toutes les pages de son livre : Tantum relligio... Vous comprenez dès lors le sens du titre, dont l'image sibylline, d'ailleurs puissante et belle, est, paraît-il, empruntée à un discours de Camille Desmoulins. Les dieux de la Révolution avaient soif, soif de sang. Et c'est le principe religieux de la Révolution qui l'a rendue détestable et sanguinaire.

M. Anatole France, dans ce livre, qui est avant tout un livre d'irréligion, ne dit pas autre chose et le lui faire dire serait bien imprudent. Cela nous suffit et même nous enchante. Libre au lecteur, n'est-ce pas, de tirer toutes les conclusions qu'il voudra, dans le domaine philosophique et politique, de la répulsion qu'inspire à l'auteur des Dieux ont fois la mystique révolutionnaire.

Le livre lui-même procure à son lecteur plus d'un enchantement d'une autre sorte. M. Anatole France s'est plu à célébrer la grâce, l'esprit, les jeux, l'art et la fine volupté en face de l'obtuse vertu et de l'inhumaine doctrine d'Eva- riste Gamelin. Il a en même temps brossé à larges traits un beau tableau d'histoire. Je ne crois pas qu'il existât encore dans toute notre littérature un livre propre à donner une idée aussi nette de ce que furent Paris et la France durant la Terreur et de ce que fut la Terreur elle-même. L'ironie qui coule sur ces pages ne fait que les rendre plus fortes : c'est le procédé ordinaire de M. Anatole France, renouvelé de Renan et de ses drames philosophiques (on pense souvent, en le lisant, à l'Abbesse de Jouarre), et si ce procédé rend quelquefois son intention et sa pensée intime plus difficiles à déchiffrer, les sentiments et les opinions de ses personnages en tirent une netteté et

même — qu'on me passe le mot pédant — une objectivité extraordinaire. Le réalisme, la vérité par l'ironie, c'est { peut-être le secret de son art. f Tout le Paris de 1793 revit dans Les Dieux ont soif. Le 9 thermidor est raconté d'une façon puissante et tragique. Çà et là paraît toujours la lumineuse intelligence de M. Anatole France qui lui dicta tant d'heureuses formules de son « Histoire contemporaine ». ? Jamais, depuis Taine, esprit non pré- ; venu n'avait aussi bien démonté le mécanisme de la Révolution, et je préfère même de beaucoup la psychologie du jacobin selon M. Anatole France à celle de Taine. Il a surtout, d'une formule admirable, précisé le mot illustre de cet orateur de la Restauration louant les terroristes d'avoir sauvé la France de l'invasion étrangère : « Sûrs de périr si la patrie périssait, ils faisaient du salut public leur affaire propre. Et l'intérêt de la nation, con-

fondu avec le leur, dictait leurs sentiments, leurs passions, leur conduite... » Quand je vous disais que Les Dieux ont soif, c'est une planche de l'histoire naturelle de la Révolution.

23 juin 1912.

LES VIEUX ATTENDRISSEMENTS DE M. ANATOLE FRANCE

LES VIEUX ATTENDRISSEMENTS

DE M. ANATOLE FRANCE

Dans ces entretiens que M. Jules Lemaître a eus, ces temps derniers, avec un de ses amis, n'avez-vous pas remarqué une phrase particulièrement malicieuse ? La voici : « Et dire que certains amis des persécuteurs actuels se fondaient jadis de tendresse sur Fiésole ou San Marco de Venise. Sont-ils donc devenus fous ? »

Par ce seul trait, M. Jules Lemaître a résumé tout un chapitre de l'histoire littéraire des quinze dernières années. Qu'est devenu le mysticisme esthétique qui fleurissait vers 1890 ? C'était le temps de l' Etui de nacre et du Puits de sainte Claire. Le goût préraphaélite

de M. Anatole France ne faisait parler que des personnages simples et saints comme ceux de Giotto ou de fra Ange- lico, un peu grêles comme ceux de Masaccio, mieux en chair et d'une aisance plus humaine comme ceux de Filippo Lippi.

Que de madones ! Que de saintes Céciles ! Que de vierges consacrées au Seigneur ! Que de vénérables pontifes ! Sandro Boticelli, Ghirlandajo et Be- nozzo Gozzoli ensemble n'en ont point ranimé autant. Tandis qu'une partie de notre littérature se perdait dans les derniers excès du roman naturaliste, l'autre ne répandait que parfums d'onction et odeurs de sainteté.

Il faudrait peut-être rendre Renan responsable de cette vague religiosité esthétique, autant que Rosetti, John Everett Millais et tout the Preraphaelit brotherhood. On pourrait même soutenir que les poésies d inspiration catholique de Verlaine autant que certains travaux,

imités des érudits allemands, sur l'histoire de l'art, avaient contribué à former cette manie. Car c'était une manie véritable. Elle avait pénétré jusqu'à Rodolphe Salis, gentilhomme des cabarets de nuit, et envahi jusqu'au Chat Noir. Quelles arches de Noé, quels anges du désert, quels rois mages découpés en carton et mus à la façon des ombres chinoises édifièrent alors le public parisien ! M. Maurice Bouchor, qui rimait naïvement la légende de Tobie, est d'ailleurs, depuis, devenu moraliste et poète du Bloc et recommande la persécution tour à tour en prose benoîte et en vers puérils et suaves.

La petite phrase aiguë de M. Jules Lemaître évoquerait encore l'ex-abbé Charbonnel et ses essais sur la littérature mystique qui précédèrent si directement la littérature de l'églantine, de la Raison, d'Etienne Dolet et de la matraque. Ce serait aussi ce bon apôtre

de Séailles qui ne trouvait pas Renan assez respectueux des convictions et des consciences et développait filandreuse- ment et philanthropiquement ce point de vue sous l'égide d'un éditeur bien pensant, afin de préluder dignement à la présidence des meetings dreyfusards et socialistes...

J'ai repris quelques livres d'Anatole France. Voici ses vers. Le recueil en est rangé près de celui de Jules Lemaître où je trouve les Médaillons, les Petites Orientales et ces divins Risus rerum dont je connais bien les touches fines, spirituelles, de cru français. Le temps, les changements du goût n'ont rien altéré de ces figurines. Mais avec quelle impression relit-on les vers de M. France ? Gêne, ennui ?...

...l'Evêque, debout devant la vierge offerte, Qui sut faire à son Dieu le plus cher des présents, Montrant le ciel d'un doigt où luit la gemme [verte, Parle selon la paix de l'Eglise et des ans :

Mutans Evae nomen. « Certes il est plus léger que les voiles d'Asie, Ma sœur, le voile blanc de l'Epouse choisie. Il brille mieux au doigt que le saphir, l'anneau Qui destine la vierge aux noces de l'Agneau, Plus que la soie et l'or, le drap du scapulaire Réjouit l'œil auquel la chrétienne veut plaire... « Et vous, prudentes sœurs dont l'essaim m'envi[ronne, Abeilles que reçut la ruche d'Augustin,

Qui du lys virginal, de mélisse et de thym, Sous le sceptre léger de la reine ouvrière, Formez abondamment le miel de la prière, Guidez la jeune abeille au tranquille vallon Où fleurit en secret la rose de Saron,

Elle prendra le suc de la fleur bien-aimée Et toujours sa cellule en sera parfumée. »

A ces parfums, à ces sucs, à ces roses, à ce miel et à cette mélisse, comme on ajouterait volontiers un peu de guimauve ! A côté de ces bêlements pseudo-raciniers, auprès de quoi les chœurs d'Esther sont virils, on lit encore des Madeleine, des Pia, des Danses des morts, dont le christianisme s'étale en vers forgés à l'instar de Leconte de Lisle. Si l'on fait une exception en

faveur de Leuconoé, on abandonnera à peu près tout le restant de ces poésies languides et chartistes à des amateurs de potiches, de vieilles reliures et de missels et à ces jeunes gens riches qui font de la littérature dans un atelier meublé à l'hôtel Drouot. Yatagans, bonbonnières, fragments de vases antiques, gravures de la bonne époque, calices, tabernacles, ciboires et tomahawks : fuyons cette atmosphère de ridicule et d'ennui qu'on respire chez les collectionneurs...

J'ouvre le Jardin d'Epicure. Il est des gens pour qui ce fut le manuel de la sagesse. C'est bien exagéré. Pourtant on ne renoncerait pas de gaîté de cœur à tant de pensées justes et modérées sur la vie et sur les hommes. Le ton renaniste, le ton de l'érudit sceptique, qui fut ravissant à son heure, et qui fit rage à des tables académiques, agace quelquefois aujourd'hui. L' Entretien avec un fantôme sur les origines de l'al-

phabet sera sans doute bientôt dans tous les livres de lecture des collégiens. Ce n'est pas une recommandation, sans doute. Mais cela ne peut non plus suffire à faire dédaigner le Jardin d'Epi- cure.

Or, j'y ai trouvé ceci, sur les couvents de femmes, qui est dédié à M. Edmond Rod, genevois :

« ...La vie religieuse fait peur à la nature et cependant elle a ses raisons d'être et de durer. Le peuple et les philosophes n'entrent pas toujours dans ces raisons. Elles sont profondes et touchent aux plus grands mystères de la nature humaine. Le cloître a été pris d'assaut et renversé. Ses ruines désertes se sont repeuplées. Certaines âmes y vont par une pente naturelle : ce sont des âmes claustrales. Parce qu'elles sont inhumaines et pacifiques, elles quittent le monde et descendent avec joie dans le silence et la paix... D'autres

sont amenées au cloître par des raisons détournées. Elles ne prévoyaient pas le but. Innocentes blessées, une déception précoce, un deuil secret du cœur leur a gâté l'univers... Elles se cachent pour pleurer. Elles veulent qu'on les oublie, elles veulent oublier... Il en est d'autres enfin. qu'attire au couvent le zèle du sacrifice et qui veulent se donner tout entières, dans un abandon plus grand encore que celui de l'amour. Celles-là, plus rares, sont les vraies épouses de Jésus-Christ... »

A partir de cet endroit, l'attendrissement de M. Anatole France prend des proportions extrêmes. Il a découvert sur les quais un livre de confession de sœur Anne, qui vers 1779 était soumise à la règle des Feuillantines. Un système ingénieux de petits papiers permettait à sœur Anne de noter rapidement et d'un seul coup d'ongle ses moindres péchés. Il n'en était que de véniels et

les bandes destinées à marquer les fautes redoutables n'ont jamais été marquées. La voix de M. France se mouille quand il rapporte, d'après le vieux petit livre, que « Sœur Anne mangeait avec sensualité des racines cuites à l'eau ». Est-il également « touché jusqu'aux larmes » en lisant ce journal d'une religieuse chassée de son cloître que publie en ce moment le Figaro ? Mais il continue par ces paroles mesurées :

« Aujourd'hui (les religieuses) prennent le voile parce qu'il leur convient de le prendre.- Elles le quitteraient s'il leur Plaisait de le quitter et vous voyez qu'elles le gardent... Quant aux couvents, il faut bien que le monstre soit aimable puisqu'il ne dévore plus que des victimes volontaires. Le couvent a ses charmes. La chapelle, avec ses vases dorés et ses roses en papier, une Sainte Vierge peinte de couleurs naturelles et

éclairée par une lumière pâle et mystérieuse comme le clair de lune, voilà les premières séductions du cloître ; elles l'emportent quelquefois sur celles du monde... »

Nous n'avons pas cité ces lignes pour la grossière maliee de mettre M. Anatole France en contradiction avec lui-même. Ce n'est même pas pour laisser entendre qu'un certain penchant à la religiosité devait un jour mener M. France à la ferveur démocratique et au zèle dreyfusien. Non, c'est pour elle-même qu'il faut prendre cette page. Et que dites-vous de son accent bénisseur ?...

On a relu, on relira certainement encore le Lys rouge. Mais on en souhaiterait une petite édition expurgée. — Expurgée de quoi ? N'hésitons pas à le dire : de ce qui charmait jadis, de ce qu'il fallait goûter pour être délicat. Il faut s'avouer que les chapitres du séjour de Mme Martin-Bellême à Flo-

rence sont devenus insipides. Trop de visites, extatiques ou non, aux offices ; trop de Pieta ; trop de « Vierges sien- noises aux longues mains » ; trop de miss Bell et trop de clochettes ; trop d'anges sur les fresques, trop de cierges devant les tabernacles. Jusqu'au manteau de Mme Martin qui devient « carmélite ».

Tout cela prend aujourd'hui le petit ton vieillot, tristement souriant, des conversations qui se tiennent chez les bonnes Mmes Marmet, veuves d'académiciens. Et l'on en conçoit un dégoût d'une singulière violence lorsqu'on se met à penser, comme l'a fait M. Jules Lemaître, que cela devait enfin engendrer des discours où est proclamée la nécessité de détruire le monachisme — toujours dans le style du Puits de sainte Claire...

On garde encore beaucoup plus que de la curiosité pour M. France volt ai- rien, Mais le France fade, attendri et

benoît de jadis, nous préférons le savoir mort. L'attitude et l'accent dont il a donné l'exemple devront mettre en défiance désormais contre la religiosité esthétique. M. Anatole France a tant fait qu'on ne passerait plus aujourd'hui sans quelque écœurement devant la petite salle des primitifs italiens au Louvre.

17 octobre 1903.

PIERRE LOTI

ET LA NEURASTHÉNIE

PIERRE LOTI

ET LA NEURASTHÉNIE

Il y a des personnes dénuées d'idéal et qui considèrent que la seule chose importante ici-bas est de tuer le temps. C'est un art difficile et dans lequel je ne crois pas que M. Pierre Loti puisse être surpassé. Il convient d'admirer l'ingéniosité avec laquelle cet officier supérieur sait renouveler ses distractions. Au rebours de tant de blasés qui prétendent, sans rien connaître, que le monde est petit, il a cherché sur notre planète tous les motifs d'agréments, de nouveauté, de rêverie qu'elle peut offrir. Il a demandé des amusements au Japon et il en a trouvé en Océanie. Ce mélancolique s'est diverti à zigza-

guer parmi les villes mortes et parmi les déserts, en Chine, au Maroc, en Terre-Sainte. Récemment, il inventait .le pays basque et mettait à la mode le jeu de la pelote et le frontoh Sajut- James, comme autrefois les japotfêries. La saison d'après le voyait aux Indes, non pas celles des paquebots et des uniformes kaki, mais « l'Inde sans les Anglais» comme il disait lui-même. Je présume que c'est en revenant de ce voyage-là — car, très abondant quand il s'agit de faire connaître ses impressions et ses sensations, M. Pierre Loti devient avare de détails quand il s'agit des circonstances de fait — qu'il a entrepris cette promenade en Perse dont il vient de publier le récit intitulé Vers Ispahan.

Que dire à propos de ce volume qu'on ne sache déjà sur la personne de l'auteur ? Car on se doute très bien que son livre nous parle infiniment moins de la Perse et des Persans que de Loti,

de l'âme de Loti, du système nerveux de Loti, parmi les paysages et les hommes de ce monde nouveau. La plus forte originalité du livre, à notre sens, et ce qui le met un peu à part des autres, c'est qu'on en pourrait extraire une excellente méthode pour un traitement antineurasthénique.

Baudelaire se vantait de connaître l'art d'évoquer les minutes heureuses. Loti semble posséder l'inestimable science d'anéantir les heures mauvaises qui ne sont point les heures passées mais l'heure présente et surtout les heures futures. Les médecins soignent la neurasthénie par l'isolement et par un exercice modéré et régulier. Le dernier voyage de Loti ressemble beaucoup à ce traitement-là. Du golfe Persique à Ispahan à dos de cheval par petites journées, avec l'unique société d'un domestique français, les guides et l'escorte ne comptant guère : les nuits passées dans des villages inconnus, à

peine civilisés, où les caravansérails ressemblent assez à des bergeries ; pas de nouvelles d'Europe, pas de lettres, à peine dans quelques rares cités un Européen avec qui l'on cause une heure ; on doit revenir guéri après quelques mois d'un régime aussi parfait.

Les nerveux, les trépidants pourront apprendre dans ce livre comment se soigne leur maladie. Vers Ispahan, ce n est pas un guide en Perse, c'est un guide pour une cure sédative. Tout le monde n'a pas le moyen d aller soigner ses nerfs sur les hauts plateaux iraniens. Cependant ceux que la vie parisienne, les passions ou les affaires ont affaiblis, ou mieux déséquilibrés, apprendront de Loti comment on se détache de tout ce qui paraît être de près l'intérêt essentiel de l'existence, comment on laisse passer le temps, loin du monde, sans ennui, comment on perd l inquiétude et comment on recouvre la sérénité que les sages ont

toujours tenue pour le premier des biens. Voilà comment on peut lire ce livre, voilà comme il peut être bienfaisant. Mais surtout qu'on y cherche bien les expériences d'un malade, et non pas les conseils d'un médecin.

A cela près — ainsi qu'il advient ordinairement de tous les livres de Loti — il ne demeure pas grand'chose dans l'esprit après la lecture de ce volume ; à peine la cendre et la fumée d'un « kalyan » éteint. D'une inconsistance, d'une indolence vraiment orientales, l'intelligence de Loti ne peut retenir un fait, ni à plus forte raison en grouper deux et en faire sortir une idée. A travers le déluge des innombrables impressions de ses sens, toutes minutieusement notées, c'est tout au juste si le lecteur, en fait de notions positives et pratiques, en emporte trois douzaines dont deux sont relatives à la façon de faire un voyage qui ne tentera jamais qu'un original, et la dernière seule-

ment d'un intérêt un peu général, par exemple sur l'influence des Russes en Perse, sur la haine que l'Anglais inspire, sur la décadence de notre commerce et sur le prestige que conserve toujours et malgré tout dans ces lointaines régions la civilisation française. Encore tout cela tiendrait-il dans trois pages.

D'ailleurs on sent que Loti ne s'attache pas à ces affaires, qui sont pour le reste des humains prétextes d'agitations et causes de soucis : bon modèle en cela encore pour les neurasthéniques. On devine aussi que Loti, qui est loin d'être un ignorant et qui connaît les pays où il promène sa sensibilité avide, ne s'attache ni à la science ni aux livres. Pas d'efforts intellectuels : ainsi le veut la cure. Avec un manuel d'histoire et du penchant à la rêverie on suffit à tout. La visite de Loti à Persépolis, aux ruines grandioses des palais de Darius et de

Xerxès le montre assez. Dans ces lieux fameux il n'apporte que ses lointains souvenirs de classe et ne s'embarrasse pas d'archéologie. Cependant il heurte du pied une poutre de cèdre à moitié calcinée et c'est un motif suffisant pour qu'il évoque avec abondance la folie incendiaire d'Alexandre et qu'il élève de longues lamentations sur l'inconstance de la fortune et la chute des empires : nous lisons cela qui vient d'être imprimé et publié, sous une couverture neuve ; et nous ne lisons plus les Ruines de Volney.

C'est sur les ruines précisément que s'accuse et que s'exagère la mélancolie que Pierre Loti promène et soigne sous tous les climats. Instable et inquiet, de même qu'il ne peut rester en paix dans son pays et dans sa maison, Loti se trouve mal à l'aise dans le siècle où il vit. Aux pays lointains où il distrait ses humeurs, il ne demande pas seulement des horizons nouveaux, mais le senti-

ment de vivre dans d'autres âges. M. Loti est ce qu'on pourrait définir le réactionnaire par neurasthénie.

M. Pierre Loti est de ceux qui n'aiment point la civilisation moderne et qui se figurent que les hommes d'autrefois vivaient d'une façon bien différente et étaient infiniment plus heureux que ceux d'aujourd'hui. Sur ce thème il faut citer son morceau capital témoin de son illusion : « Au caravansérail, ce matin, Badji-Abbas, le prévôt des marchands, averti par une lettre, s'est hâté de venir. Quelques notables l'accompagnaient, tous gens cérémonieux et de belles manières, en longue robe, grosses lunettes rondes, et très haut bonnet d'astrakan... Après beaucoup de compliments en langue turque, la conversation s'est engagée sur les difficultés du voyage : « Hélas ! m'ont-ils dit, un peu narquois, nous n'avons pas encore vos chemins de fer !» Et, comme je les en félicitais

j'ai vu à leur sourire combien nous étions du même avis, sur les bienfaits de cette invention... Des rideaux de peupliers et d'arbres fruitiers tout fleuris nous masquaient la ville, dont rien ne se devinait encore ; mais on apercevait des vergers, des foins, des blés, un coin de cette plaine heureuse de Chiraz qui communique à peine avec le reste du monde, et où la vie est demeurée telle qu'il y a mille ans, Des oiseaux sur toutes les branches chantaient la gaie chanson des nids. En bas, dans la cour où nos bêtes se reposaient, des muletiers, des garçons du peuple, l'air calme et sain, les joues dorées de grand air, fumaient nonchalamment au soleil, comme des gens qui ont le temps de vivre, ou bien jouaient aux boules et on entendait leurs éclats de rire. Et je comparais avec les abords noircis de nos grandes villes, nos gares, nos usines, nos coups de sifflet, et nos bruits de ferraille, nos ouvriers blêmes

sous le poudrage de charbon avec des pauvres yeux de convoitise et de souffrance... »

Ainsi Pierre Loti s'imagine qu'il y a mille ans les oiseaux chantaient plus gaiement, que la vie était moins âpre, le soleil plus brillant, les femmes plus belles, et les loisirs plus nombreux. Triste illusion de décadent. Si M. Loti visitait plus souvent nos boulevards, il verrait à quelle foule d'hommes du temps présent il est permis de se promener en fumant avec nonchalance, et combien d'autres, sans pensée, comme de vrais arabes, restent assis des heures à la terrasse des cafés. Et lui- même, dans cette Chiraz magique, ville de repos et de parfait bonheur, n'a-t-il pas rencontré des artisans qui frappent le cuivre sans relâche dans les boutiques souterraines où ne pénètre jamais le jour ? Et n'est-ce pas l'équivalent de nos usines ?

Est-ce donc une nécessité que les hommes d'aujourd'hui ne puissent avoir sur le passé que deux opinions : ou celle, très enfantine, de Loti ; ou celle, très niaise, des gens qui croient dur comme fer que l'existence n'est tenable que depuis 1789 et que, avant cette aube, lè monde était un enfer ? Ne peut-on se persuader que la vie, toujours pareille à elle-même, a toujours été dure mais a toujours donné aussi des douceurs et des satisfactions ? Il semble que cette idée de l'identité du sort humain dans tous les temps et sous tous les climats soit, autant qu'exacte, consolante, et qu'elle pourrait être utilement cultivée par tous les neurasthéniques. C'est à ce titre qu'on la recommande aux méditations de Pierre Loti et aussi de ses lecteurs.

27 août 1904.

UN HOMME D'AFFAIRES

UN HOMME D'AFFAIRES

En même temps qu'il travaille à l'édition de ses œuvres complètes, et en attendant le Fantôme — un roman qu'il vient d'achever — M. Paul Bour- get publie un nouveau volume. composé de quatre récits : Un homme d'affaires, Dualité, Un Réveillon, L'Outragé. C'est le premier qui donne au livre son titre général. Il est aussi le plus important. C'est une de ces « longues nouvelles » que M. Paul Bourget affectionne, à l'exemple de Balzac qui en a donné un modèle dans son admirable Honorine. Et l'on se souvient que dans l'Ecran et les Drames de famille, M. Bourget avait déjà adopté ce genre où le conte s'élargit et peut se permettre de plus délicates études psychologiques, sans

perdre toutefois ses qualités de dramatique concision.

Un homme d'affaires pourrait, comme une tragédie espagnole, porter en sous- titre : ou la vengeance perd son temps. Un proverbe dit que la vengeance est un plat qui se mange froid et un autre qu'il n'est vengeance que de vieil homme. Tel est bien le cas dè Firmin Nortier, le directeur du Grand Comptoir. Fils de paysans beaucerons, il est maintenant de ceux qui règlent le cours de la Bourse. Ce parvenu, qui remue les millions, est un homme fort, un Maître.

Il a conquis de haute lutte sa situation financière comme son rang dans le monde. Et pourtant ce violent, cet orgueilleux, souffre depuis vingt ans la présence continue, dans sa maison et à sa table, d'un tiers qui est, à la connaissance de tous, l'amant de sa femme et le vrai père de sa fille. Personne ne peut concevoir l'extraordinaire patience

de Nortier, "qui n'est ni aveugle ni magnanime. Et les moins clairvoyants — sauf les coupables, endormis par une longue impunité — se demandent par quel drame se dénouera cette situation. Nortier, en effet, n'a pas oublié sa vengeance, pour l'avoir différée sous la crante à la fois du scandale et d'un coup d'épée de l'amant, escrimeur redouté, et afin de ne pas perdre l'avantagt. du nom que sa femme lui a apporté en cbt.

Sa vengeance, calculée comme un coup de Bourse, de longue main, Nortier h. veut non seulement entière et raffinée, mais encore utile à ses intérêts. Ce parvenu n'a plus qu'un désir : faire jartie d'un grand club pour que son nan soit sur les annuaires mondains, ;uivi du j tant envié. Il fera servir, a cette fin, la fille adultérine qui pore son nom en la contraignant à épouser le marquis de Longuillon, futmr prince de Latour-Enguerrand.

Ainsi par cette « combinaison » où revivent tous les instincts du paysan féroce et cupide, Nortier fait souffrir trois êtres qu'il a longtemps poursuivis de sa haine : le vrai père, la mère et l'enfant, qui tous trois désirent vn autre mariage.

On verra dans ce livre comment ses calculs sont en partie déjoués et comment la jeune fille sacrifiée reçoit quel- ques consolations grâce à la pitié de Camille Favier, c'est, on se rappela, la si tendre Duchesse bleue, d'abord complice de cette abominable machination. Mais ne distingue-t-on pas toit de suite, lorsque l'on connaît les tendances intellectuelles de M. Paul Bourg^t, les deux idées qui dominent ce tramatique récit ?

C'est d'abord l'idée naturalste et scientifique de l'atavisme qu'il a souvent exprimée dans ses ouvrages précédents. Sous le vernis du finaicier qui joue les grands seigneurs, on etrouve

vite le dur Beauceron, le terrien farouche, qui veut avoir son heure, qui est sûr de l'avoir et n'y renoncera pas.

L'autre idée, mystique celle-là, encore qu'on puisse sur bien des points la rapprocher de la précédente, est que, d'après une loi mystérieuse mais certaine, — ces mots sont de M. Paul Bourget, — l'innocence doit ici-bas payer pour le crime. « Quœ non rapui, tunc exsolvebam», dit un verset de l'Ecriture. J'ai rendu ce que je n'ai pas pris. Et nous avons déjà lu une autre nouvelle, l'Echéance, où M. Bourget montrait les effets de cette inexorable loi.

Mais il fut toujours incliné à se former de sombres imaginations sur les choses humaines. C'est un moraliste amer. Et je crois qu'il appellerait sur notre espèce les plus terribles châtiments s'il n'avait un sens exquis de la pitié.

C'est elle qui lui a inspiré la délicate

nouvelle intitulée : Dualité. N'excuse-t-il pas Mme de Saint-Cygne — noblesse de haute fantaisie — d'aimer son fils et en même temps d' « aimer sa vie » dont elle a honte. C'est encore cette pitié par qui, dans l'Outragé, deux amis, qu'une femme a séparés, se réconcilient au delà de la tombe. Et c'est elle qui donne à M. Bourget les traits les plus touchants pour peindre une femme vieillissante et dont la beauté à son déclin s'est changée en grâce fragile.

C'est donc, dans ce petit recueil de contes, Paul Bourget tout entier que l'on retrouvera. Fidèle à lui-même comme à la tradition des romanciers français, il pratique toujours l'analyse psychologique. Mais de plus en plus il se fait historien des mœurs. Et là, à l'opposé de la plupart des modernes qui écrivent moins des romans que des pamphlets contre la société et des déclamations sentimentales, c'est une véritable enquête sur la France - con-

temporaine que mène M. Paul Bourget : Disciple de Balzac et de Taine, héritier de leurs fermes idées et de leurs justes principes, il prend hautement son rang à côté d'eux, parmi les maîtres qui expriment le plus dignement le génie français. Un homme d'affaires est une pierre nouvelle apportée au bel édifice qui forme son œuvre de philosophe, de moraliste et d'artiste réfléchi.

5 décembre 1900.

LA CONTRE-RÉVOLUTION CHEZ BULOZ

LA CONTRE-RÉVOLUTION

CHEZ BULOZ

Quelques vieillards se souviennent peut-être de la Revue des Deux-M ondes sous la Monarchie de juillet. Il est sans doute encore des abonnés qui payèrent leur première quittance sous le second Empire. Ces personnes doivent trouver que l'air de la maison s'est singulièrement modifié.

Et cet air-là avait été compté par Veuillot au nombre des plus mauvaises « odeurs de Paris ». Fureur jacobine de Quinet, libéralisme doctrinaire de Tocqueville, cosmopolitisme de Henri Heine, avec les tristes et tenaces relents de Genève qu'apporta Cherbuliez jusqu'à ces dernières années, tel était

le ton ordinaire de la Revue : quelque chose comme un Siècle pour gens bien élevés. Veuillot, dont c'est l'honneur d'avoir aidé à tuer cet esprit-là, a fait quelques-unes de ses plus incisives plaisanteries contre le libéralisme bourgeois. Il n'a pas trop mal réussi à le discréditer. Si Buloz aujourd'hui vivait encore et qu'il continuât à consulter « le pouls intellectuel de Coquelet », cet homme habile ne rédigerait pas sa revue autrement que M. Brune- tière.

N'est-ce point chez lui, d'ailleurs, que parurent d'abord ces Origines de la France contemporaine qui détèrminèrent un si vif mouvement d'idées ? Mais Taine, homme de méthode, prenant la besogne par le commencement, ne s'était guère occupé que de critiquer la Révolution et son œuvre, remettant à plus tard et à d'autres le soin de reconstruire. Aujourd'hui que tant de bons esprit s'y sont em-

ployés, c'est le plus éminent d'entre eux qui apporte, sous la forme la plus frappante et la plus expressive, le résultat de ces travaux. M. Paul Bourget publie en ce moment, dans la Revue des Deux-Mondes, un roman, intitulé l'Etape, qui renferme toutes les thèses essentielles de la Contre-Révolution, c'est-à-dire, comme on doit l'entendre, le contraire de la Révolution.

On ne voudrait ici, à aucun prix, enlever sa fleur à ce beau roman, qui n'est pas achevé encore. On ne dira donc point quelle en est la simple, émouvante et figuratrice intrigue. Tout au plus peut-on rassurer certains lecteurs qui tremblent que le héros, fils de jacobin, ne souscrive pas aux conditions exigées pour son mariage avec une jeune fille catholique. M. Paul Bourget n'a pas manqué de donner, dès le début, quelques indications sûres : et ce serait le bien mal connaître que de n'en pas tenir compte. Son

Jean Monneron est, comme on dit en propres termes dans le chapitre troisième, « en voie de devenir chrétien ». Et M. Bourget a soin de nous montrer la pensée du jeune homme se tournant naturellement vers les solutions catholiques (quoique pour les écarter ensuite) dès qu'il se trouve dans un état de détresse intime ou qu'il est en présence de quelque désordre causé — son droit jugement l'en assure — par ces idées révolutionnaires dont pourtant il ne peut se déprendre. Mais c'est un progrès, c'est, dans un autre sens, une étape. Et il faut avoir confiance que Jean Monneron épousera -la fille du philosophe bonaldiste et fondera avec elle. une famille, selon la loi de Dieu et la coutume des peuples prospères, comme disait d'habitude Le Play.

La famille française, désorganisée par les « faux dogmes de 1789 », tel est proprement le sujet de l'Etape. C'est, dit M. Paul Bourget à un endroit,

une « expérience privée ». Il est remarquable qu'elle soit faite en même temps qu'une « expérience publique », celle de Maurice Barrès dans Leurs Figures. Tant en désastres particuliers qu'en décadence nationale, ces écrivains dressent le bilan de ce que M. Paul Bourget nomme « l'Erreur française ». Les deux expériences se confirment et se complètent : la France malade dans ses cellules constitutives, dans ses familles, est malade aussi dans son organe directeur, dans son gouvernement.

Les grandes clartés jetées par les philosophes traditionalistes sur les « lois essentielles de la famille », voilà ce que l'auteur des inoubliables conclusions d' Outre-mer a introduit de profondément contre-révolutionnaire à la Revue des Deux-M ondes. Mais il conviendra, quand le livre entier aura paru, d'insister mieux sur ce sujet et de reprendre au complet la thèse et les

arguments de M. Bourget, ainsi que sa théorie de l'« atavisme moral », fondée sur cette grande pensée que les morts gouvernent les vivants, et qui est mise en action chez les personnages de l' Etape. Mais nous avons à cœur de relever, dès aujourd'hui, quelques-unes des vérités politiques énoncées avec hardiesse par M. Paul Bourget, pour le scandale des démocrates et des libéraux.

Taine avait formulé dans ses Origines une « psychologie du jacobin » demeurée célèbre, et à côté de laquelle il faudra placer désormais la psychologie de l'intellectuel dreyfusien qui se trouve dans l'Etape. M. Paul Bourget a bien discerné les traits qui se sont ajoutés à la figure du jacobin historique pour former le jacobin moderne, le professeur qui « va au peuple », l'anar- chiste de l'estrade. Les mêmes nuées, les j mêmes croyances aux faux dogmes, la j même méconnaissance des réalités, le même esprit « antiphysique » — et, j

en outre, un sentimentalisme exalté, un idéalisme exaspéré que M. Bourget exprime par ces mots : « état lyrique de la pensée, état héroïque de la volonté ». Les machines à moudre des mots que nous a montrées Taine, et qui étaient de formation juridique et avocassière, ont fait une politique destructrice, brutale, sanglante, mais nette et parfois pratique ; les belles âmes dreyfusiennes d'aujourd'hui, de préparation cuistre et consistoriale, apprêtent peut-être plus de désordre et de ruines par leur humanitarisme et leur socialisme enfantin.

On retiendra aussi une figure vigoureuse et finement dessinée : c'est celle d'un des personnages qui ont joué avec le plus de suite et de passion le rôle d'agitateurs intellectuels dans la crise de l'Affaire. M. Bourget a réussi à créer un type frappant de Juif jeune, riche, intelligent, enthousiaste et qui se donne corps et âme à l'anar-

chisme. Son Crémieux-Dax, chez qui il a admirablement marqué ce singulier et dangereux mélange, propre aux juifs, de millénarisme et de sens pratique, de frénésie religieuse et de froid calcul, vaudra comme l'exact portrait des disciples bourgeois de M. Jaurès.

Ce Crémieux-Dax est le fondateur d'une Université populaire. M. Paul Bourget en a profité pour faire la peinture d'un de ces phalanstères, qui se nomme expressivement L'Union Tolstoï. Pour qui sait le développement, dû à la fois au fanatisme et au snobisme, qu'ont pris ces institutions, c'est un grand bonheur qu'une critique sérieuse en soit faite par une voix écoutée. M. Paul Bourget a montré avec force l'absurdité de cette chimère : « Tous appelés à tout apprendre », le danger de cette « intoxication mentale » de manuels avides de savoir par des intellectuels ivres de leur jeune science, et aussi peu méthodiques, aussi peu

disciplinés les uns que les autres. Il fallait que l'on dît combien est étranger à la véritable culture cet entassement de connaissances hétéroclites dans des cervelles non préparées, combien est contraire à la moralisation l'anarchique exaltation du sens propre et de l'orgueil sur quoi se fondent les Universités populaires. Et lorsque c'est un des plus. dignes «chefs intellectuels » de ce temps, un des esprits directeurs de la pensée contemporaine, et le penseur qui représente dans toute son ampleur l'idée conservatrice et traditionnelle qui exprime cette condamnation des erreurs démocratiques, il lui donne une singulière autorité. Il faut attendre de l'Etape de grands bienfaits. Une telle œuvre est faite pour regagner les intelligences à la cause de l'ordre français.

...Ah! vieille Revue de Buloz ! Porte- voix des Quinet, des Tocqueville et des Heine 1 Vous avez longtemps répandu, dans leurs meilleures compa-

gnies, bien des erreurs, des phantasmes et des chimères. Mais vos lecteurs sont devenus sages, ils se sont réformés avant vous ; ils ont exigé que vous vous fissiez plus raisonnable. Qui l'eût dit, vieille Revue de Buloz, que vous seriez un jour un organe de la Contre-Révolution ?

7 mars 1902.

« L'ENVERS DU DÉCOR »

« L'ENVERS DU DÉCOR »

Vous savez qu'on a quelquefois reproché à M. Paul Bourget — le Bourget d'une certaine époque, le Bourget des grandes analyses de sentiments, le Bourget d' Un crime d'amour ou de Terre promise — de ne trouver digne d'intérêt pour le psychologue que l'humanité d'un certain monde ou d'un certain rang. Les passions de l'amour — comme disait Pascal ou le discours que l'on attribue à Pascal — ne sont- elles vraiment pures qu'à partir de cent cinquante mille livres de rente ? Ni l'oisiveté, ni le luxe, ni même le raffinement de l'éducation et de la culture ne forment pourtant des conditions indispensables à l'épanouissement de la sensibilité. On n'en réplique pas moins

qu'il y a beaucoup de chances pour que des personnes affranchies des soucis du pain quotidien aient un cœur un peu plus compliqué que les autres. Racine, sous les noms d'Andromaque, de Bérénice ou de Phèdre, faisait parler les grandes dames de son temps. Le roman psychologique, en circonscrivant ses investigations à la « société », n'aurait fait ainsi qu'imiter l'exemple de la tragédie classique.

M. Paul Bourget continue d'être l'historien des classes élégantes et riches. Seulement son point de vue a un peu changé. Le psychologue ne borne plus son étude de l'homme aux mouvements de l'âme. Il s'est doublé d'un moraliste et triplé d'une politique. Et son champ d'observation étant resté le monde, c'est le monde lui-même qui a fini par l'intéresser et dont il s'est établi le juge et presque le censeur. Le monde ? Un décor dont l'envers n'est pas beau. On devine, à lire les deux petits romans

suivis de quelques nouvelles que vient de publier M. Paul Bourget, qu'il serait très sévère aujourd'hui pour la belle madame Moraines, de Mensonges, celle dont le luxe, qui tournait la tête au naïf poète René Vinci, avait des origines si condamnables.

Le premier des récits qui composent l'Envers du décor est un drame sombre, rapide et vigoureux.

La marquise Palmi est une ancienne aventurière qui a conduit assez bien sa barque, à travers les récifs d'une vie agitée, pour se trouver, étant belle encore, veuve, riche et en possession d'une quasi honorabilité. Ce qui ne contribue pas pour peu de chose à donner un caractère respectable à la maison de la marquise Palmi, — ex-demoiselle Laure Le Robert, — c'est la présence d'un couple de domestiques parfaits, des domestiques comme on n'en fait plus, des perles, de véritables perles, diligents, discrets et avec cela d'un

style ! Toute la paroisse Saint-Philippe du Roule envie à la marquise son incomparable maître d'hôtel, — qui, très haut sur sa cravate blanche, n'en est pas moins un affreux coquin.

Laure a eu jadis une fille, inconnue des admirateurs qui l'entourent encore et des habitués de son salon, et qui a été élevée au loin, dans un couvent de province. Mais un jour vient où les éducations les mieux soignées finissent, où il faut présenter l'enfant du mystère. La subtile Laure n'est pas embarrassée pour si peu : elle fera passer la jeune Louise pour sa filleule et ne mettra dans le secret qu'un seul de ses amis, son plus intime ami du moment, le duc de Colombières, un duc authentique, mais assez décavé, dont elle se propose de faire un jour son mari. Car (magnifique coup double !) elle rêve en même temps de donner Louise en mariage à Guillaume de Colombières, le propre fils du duc. Et tout cela serait parfait

sans l'abominable ménage de larbins si corrects, aux apparences si dévouées, mais que l'arrivée de Louise a dérangés dans leurs calculs et dans leurs aises et qui ne songent qu'à se débarrasser de l'intruse et qu'à se venger. Leur ruse infernale ne réussit que trop bien.

Louise et le jeune Guillaume de Co- lombières sont allés si avant dans les intentions de Laure qu'ils s'aiment déjà et que Louise, chassant de race, reçoit Guillaume dans sa chambre quand la marquise Palmi en est encore à se demander comment elle arrivera à faire sa fille duchesse. Une nuit que les deux amants^ avec toute l'imprudence de la jeunesse, se sont réunis, le maître d'hôtel et sa femme avertissent la marquise qu'un cambrioleur s'est introduit dans la maison. Recherches, scandale, angoisse de Laure : il faut désormais, à tout prix, que. Louise épouse Guillaume de Colombières.

Le jeune homme est loyal, Laure le

sait. Elle sait aussi qu'il faut compter avec le père. Le vieux duc, tout déchu qu'il est, n'en a pas moins l'orgueil de son nom, un orgueil aussi fort peut-être que celui de « l'émigré », auquel il ressemble d'ailleurs par certains traits. Le duc de Colombières a déjà roulé si bas sur la pente, qu'il pourrait bien, lui, au point où il en est, épouser une marquise Palmi. Mais que son fils, l'espoir des Colombières, allât donner son nom à la fille naturelle d'une demoiselle Le Robert, — cela jamais. Et comme Guillaume insiste, le vieux duc, recourant à une fiction héroïque et qu'il ne sait pas si dangereuse, lui révèle que, depuis vingt ans, la marquise Palmi est sa maîtresse et que Louise est sa fille... Sa fille ! Le duc ignore tout de l'aventure des deux jeunes gens : il la découvre, quelques minutes plus tard, par le coup de pistolet dont Guillaume se punit d'avoir été, sans le vouloir, incestueux.

Cette émouvante nouvelle, magnifi-

quement construite et conduite, est intitulée le Mensonge du père. Le coup de théâtre final ne fait d'ailleurs que couronner une série d'analyses où sont dévoilés et les calculs de Laure et ceux de ses scélérats domestiques. Telle est la réalité sordide que cachent le luxe, la façade, le décor de l'hôtel d'une marquise Palmi.

L'autre petit roman qui compose le livre, les Moreau-Janville, introduit le lecteur dans un milieu différent, mais dont les dessous ne sont guère plus beaux. Cette fois, il s'agit de la famille d'un riche industriel, roi des hauts fourneaux et de l'acier. Si le Mensonge du père fait songer, par endroits, comme nous le disions tout à l'heure, à l'Emigré, c'est l'Etape que rappelle, par certains côtés, l'histoire des Moreau-Janville. Il y a là un certain Eugène Mon- trieux, jeune précepteur à qui réussit fort mal son entrée dans une maison élégante et riche, et qui y gagne d'y

troubler profondément son cœur. M. Paul Bourget est d'ailleurs fort sévère pour ce petit licencié ès lettres, dont le seul tort est, en somme, de trouver agréables les maisons meublées avec art et d'admirer les femmes qui savent porter la toilette. Eugène Mon- trieux fait-il autre chose que de reconnaître l'évidence ? Et faudrait-il, parce qu'il est « plébéien », qu'il préférât le mauvais goût à l'exquis et la littérature des faubourgs à celle des bons auteurs ? Eugène Montrieux, qui a de la délicatesse, de l'esprit, peut-être du talent, se dit, sans doute, que sa place devrait être, chez les Moreau-Janville, ailleurs que dans le cabinet où il prépare à ses examens le fils de la maison. Peut-être se dit-il aussi qu'un jour, devenu célèbre, il sera recherché de ces mondains chez qui il court le cachet. Et comme Eugène Montrieux connaît l'ancien régime, il a le droit de comparer à son temps le temps jadis, où les

gens de lettres, même les plus jeunes, étaient reçus d'emblée dans la société, traités en égaux par les plus grands seigneurs et choyés par les plus grandes dames... Je crois que, s'il se reconnaissait dans les M or eau-J anville, Eugène Montrieux serait un peu étonné des rigueurs qu'a pour lui M. Paul Bourget.

Avec cela, ces deux petits romans sont d'une exécution parfaite. Balz'ac s'est plu aussi à écrire de ces longues nouvelles dont Honorine reste le type. Le genre est difficile, car il exige un sujet dramatique et vigoureusement condensé, M. Paul Bourget y excelle. Il réussit, en outre, sàns nuire au pathé- thique de son sujet, à projeter de vives lueurs sur la vie, les mœurs et les sentiments de nos contemporains. Ce sont des actes d'une nouvelle comédie humaine.

Quelques nouvelles de moindre ampleur ferment le volume, — un volume plein à éclater et qui, pour un

autre, pour un écrivain moins riche, offrirait la matière de plusieurs romans du format usuel. C'est le luxe des maîtres, un luxe que tout le monde, — je parle du monde des auteurs, — ne peut pas s'offrir.

3 décembre 1911.

UN PÈRE ET UN FILS 1

UN PÈRE ET UN FILS

Tout arrive : on vient d'inaugurer, à Paris, un buste attendu et mérité, celui d'un homme dont le nom, les œuvres et les traits mêmes sont presque populaires : Alphonse Daudet. Enfin, voilà une statue qui dira quelque chose au passant.

On n'a pas pu manquer de remarquer encore une autre anomalie : l'absence de toute participation officielle à la cérémonie inaugurale. A l'exception de M. de Selves qui a reçu le monument au nom de la Ville de Paris et qui n'a pas prononcé, il faut bien le dire, le discours le plus mauvais quoiqu'il parlât après des littérateurs de profession — on n'a point vu la moindre figure de ministre dans cette réunion littéraire.

Il est vrai que Barrés et Lemaître et Drumont, d'autres encore, anciens amis du romancier, étaient là, invités par la famille, et que les autorités se fussent choquées de leur présence. M. Léon Daudet, en veillant à ce que l'Acadé-.mie ne vînt pas, par ses harangues et ses habits verts, infliger une sorte de nargue à la solide haine qu'avait pour elle l'auteur de l'Immortel, a également réussi à écarter des yeux de cet homme honnête et délicat la troupe des parlementaires et à épargner à sa mémoire les affronts de l'éloquence démocratique.

Quelques-uns penseront peut-être que ces soigneuses, ces farouches exclusions eussent semblé bien sévères à Alphonse Daudet lui-même. Ils rappelleront la bienveillance de ce fin visage, la douceur de ce regard myope et voilé qu'a reproduits le sculpteur. Ils jugeront que M. Léon Daudet a poussé un peu loin l'esprit de combat. Ils verront entre le

père et le fils toute la distance qu'il y a de la raillerie à la polémique la plus brûlante, de l'ironie au pamphlet.

C'est ainsi qu'un jeune écrivain (i), dans un amusant et ingénieux recueil de pastiches et de petites scènes comiques dont les littérateurs et la littérature d'il y a cinq ans faisaient les frais, avait représenté Alphonse Daudet reprochant au bouillant auteur des Morticoles son accent mordant, ses verveuses attaques, son goût des violentes « personnalités ». Les mots de cette petite semonce supposée étaient drôles, certains même méchants. Je ne crois pas qu'ils fussent tous justes.

Il ne faut pas que le romancier idyllique, l'ami des humbles, des souffrants, des déshérités et des orphelins, le Dickens français comme on l'a appelé un peu niaisement parfois, fasse oublier le Daudet moqueur, qui avait de la

(i) Ernest Lajeunesse, les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires contemporains.

griffe et de la dent. Ni le Nabab, ni Numa Roumestan ne révèlent beaucoup d 'éloignement pour le roman à clef. Et l'épigraphe qu'a choisie un jour pour une de ses meilleures satires M. Léon Daudet : « Je tue ou je m'attache », conviendrait assez bien à la série des Tartarins dans un pays où l'on prétend que le ridicule est mortel

Ne faut-il point se demander s'il n'y a pas dans cet esprit de moquerie, tourne chez le fils en vigueur et en âpreté, un phénomène capable d'intéresser les spécialistes de l'hérédité psychologique, dont la science est encore assez enfantine et tout à ses débuts ? M. Th. Ribot lui-même — de qui la gloire a beaucoup baissé depuis qu'il n est plus cité dans les romans de M. Paul Bourget, occupé d'autres pensées et qui lui préfère maintenant M. Jules Soury et le Dr Grasset -M. Th. Ribot, dans son gros traité sur la question, n'a guère fait que recueillir et

mettre bout à bout des observations. A son chapitre sur l'hérédité chez les écrivains, les savants et les artistes, le cas des Daudet ne fournirait pas une contribution négligeable.

Lorsque M. Léon Daudet, abandonnant la médecine, débuta dans la littérature, il semble qu'il ne pouvait guère affirmer davantage qu'il ne fit les traits qui le séparaient de son père. Ah ! certes, ce n'est ni des Amoureuses ni d'autres Lettres de mon moulin qui constituèrent ses premiers essais. Aux sourires, aux fleurs, à la lumière dont rêvait son père lorsqu'il débarqua dans Paris — on sait avec quelle grâce il a raconté ses souvenirs — M. Léon Daudet préféra l'horrible, l'hermétique, même l'extravagant. Il était méridional lui aussi mais comme un moine espagnol ou un magicien d'Afrique. A l'âge où son père inondait ses contes des beaux rayons d'un soleil provençal, il jetait sur les siens les clartés de l' « Astre noir ».

Mais presque aussitôt, abandonnant s 'il y revint encore ce fut par accident le roman lyrique et néo-romantique qui lui parut vite suranné, M. Léon Daudet montra un véritable talent, qui est celui du satiriste. C'est ainsi que se sont transformés chez lui, dans sa nature musclée, chaude et sombre, les dons de malice et d'ironie que possédait son père. Dans les livres du fils, les silhouettes sont devenues de mordantes caricatures, les plaisanteries piquantes se transforment en coups de boutoir. Et toujours une certaine tendance à l'occulte et au mystère, une vision ordinaire des hommes et du monde chargée de cauchemars, aggravent l'amère impression qu'on emporte de ces lectures. Souvenez-vous des Mor- ticoles.

Il y a là de fortes pages d'un franc comique à la façon de Rabelais si l'on veut ou peut-être plutôt de Swift. Les portraits de nos principaux médecins,

la peinture de leurs procédés charlata- nesques sont des charges vibrantes d'une sombre gaîté. Mais l'abondance et la terrible précision de certains détails, et le ton général du livre sont faits pour créer l'indignation. Don juvénalien que M. Léon Daudet possède au plus haut degré. C'est encore la sensation brûlante que laissaient les contes où, l'an dernier, il mettait en scène chaque, dimanche à la Libre Parole IJ. Waldeck-Rousseau, ses acolytes et ses complices. M. Léon Daudet était parvenu à y mêler le terrible et le ridicule de façon à graver l'adversaire comme à l'eau-forte.

Tout cela est loin des fines et souples moqueries à travers lesquelles se jouent Tartarin, l'académie, Gambetta ou le comédien Delobelle. Tout cela en procède pourtant. Et personne, si ce n'est les victimes des Kamtchatka, des Morticoles ou du Pays des Parlementaires, ne pourra regretter que l'esprit

d'Alphonse Daudet se soit durci en passant à son fils.

Et puis, il y a la bravoure. M. Léon Daudet eût pu faire un bon travailleur de lettres, réglé, rangé, compassé, prenant la suite des affaires de son père et exploitant, selon les procédés qu'il avait reçus de lui, un genre de roman, un « article » littéraire qui se vendait bien. Nous ne manquons pas de romanciers élégants et délicats. La satire veut un autre courage et M. Léon Daudet s'est révélé comme un grand satirique. On l'a dit parfois romantique par le tour de son esprit et ses modes favoris d'expression. Ne mettons pas le classique ni le romantique partout. Je ne sais pas si Rabelais était l'un ou l'autre.

L'heure n'est pas encore venue de dire les services qu'aura rendus la plume de M. Léon Daudet. On peut entrevoir déjà sa place et son rôle. Laissant aux uns le soin de donner des raisons, aux autres celui d'interpréter

les faits, d'aiguiser et de diriger les esprits, il s'est chargé d'animer les imaginations et les sensibilités. Et tournant à cette fin les dons qu'il avait hérités de son père, il a combattu pour ses idées. Est-il défendu de croire qu'Alphonse Daudet eût été content ?

7 juin 1902.

LE ROMAN D'UNE FRANÇAISE

LE ROMAN D'UNE FRANÇAISE

L'histoire d'une petite fille racontée par une femme qui a vécu toute une partie de notre histoire, qui a vu défiler les hommes, changer les idées, — jusqu'aux siennes — cet album, cette planche d'anatomie fleurie comme un poème, c'est le Roman de mon enfance et de ma jeunesse, de Mme Juliette Adam.

Mme Adam, qui devait apporter à la politique la passion et la générosité d'un cœur féminin, mais . aussi une fermeté d'âme et une constance que beaucoup d'hommes pourraient lui envier, eut cette fortune (appelez-la heureuse ou funeste) d'entendre à son foyer toutes les opinions possibles. Une grand'mère royaliste, un grand-père bonapartiste, un pèrè jacobin renouve-

laient devant cette petite fille précoce, qui parvint à l'âge de raison dans (d'année climatérique » de 1848, les débats qui déchiraient la France entière. Mme Adam, dans ses souvenirs, nous fait un délicieux tableau de cette originale famille fixée sur le vieux sol historique où finit l'Ile-de-France et où commence la Picardie. Cette peinture d'ailleurs absolument vraie, — il y a des accents qui ne trompent pas — d'une famille bourgeoise de province au milieu du dix-neuvième siècle est d'une exquise originalité. Que de braves gens ! Lettrés, passionnés d'idées, au tour d'esprit romanesque et, en dépit de leur condition, ne concevant pas du tout bourgeoisement l'existence, ils nous intéressent pourtant moins que l'enfant sensible, intelligente et d'une nature si parfaitement délicate que chacun d'eux tâchait de former à son image et sur l'esprit de laquelle chacun prétendait l'emporter d'influence.

Mme Adam nous raconte que Juliette Lambert qui ne prit jamais au sérieux les rodomontades napoléoniennes de son grand-père (de qui les états de service se comptaient aux ambulances, car il avait été médecin), fut d'abord plus docile aux enseignements de sa grand'mère. Bourgeoise fière de son rang, celle-ci apprenait à la fillette la monarchie de Louis XI « le père des Communes », de Louis XIII « qui avait fendu en deux les tours féodales », et enfin de Louis-Philippe qui avait élevé à sa plus haute splendeur le Tiers Etat. Les semences ainsi jetées par cette digne bourgeoise de Picardie ne devaient pas être à tout jamais perdues, encore qu'elles aient été par la suite si violemment contrariées.

La bonne dame royaliste ne s'adressait chez sa petite-fille qu'à un sentiment, l'orgueil de son rang. Si fort qu'il fût, il ne tint pas contre les tempêtes que leva dans son jeune cœur l'ardent

jacobinisme de son père. M. Paul Bour- get a donné dans un passage de l' Etape une définitive analyse de la « poésie de la Révolution » ; les souvenirs de Mme Adam s'accordent tout à fait avec ces hautes vues de psychologie critique. Ce sont d'inestimables pages que celles où elle a noté les progrès que faisait dans l'esprit d'une romanesque fillette l'idéalisme verbal de son père, — d'ailleurs professeur de son métier, comme le Monneron de M. Paul Bour- get, qui est décidément un « type ». Mais voici comment elle juge aujourd'hui et les erreurs que lui inculqua ce père et la sorte d'ascendant qu'il réussit, malgré des efforts contraires, à prendre sur elle :

« Il est facile d'expliquer la séduction de théories aussi naïves sur l'esprit d'un enfant. De tels mots résonnaient bien à l'oreille. Mon père était le type de ceux qu'on a appelés plus tard les vieilles barbes de 1848. Idéaliste, sans

aucune notion des possibilités du réel, mon père croyait que ses conceptions politiques étaient des vérités absolues. Aussi sentimental et aussi romanesque que ma grand'mère, il nourrissait pour la vie publique des illusions semblables à celles qu'elle nourrissait pour la vie individuelle.

« Cependant quelques-unes de ces conceptions m'apparurent peu à peu à moi enfant comme sublimes.

« Mon père mêlait la nature à tout ce qu'il me prêchait, car il me prêchait ! La doctrine du Christ, qui avait donné au monde les formules de liberté, d'égalité et de fraternité, se mêlait en son esprit à un paganisme exubérant, poétique, et cet amalgame fournissait à ses discours de pompeux arguments sur la charité, sur les lois du sacrifice social, sur la divinisation de l'héroïsme humain. Mon imagination de fillette, initiée déjà aux recherches de ce que ma grand'mère appelait les

« choses supérieures », éblouie, se laissait peu à peu séduire. »

Mme Adam confesse que durant trente-cinq ans elle resta sous l'empire des idées de son père. Trente-cinq ans, cela mène aux environs de 1885. C'est à cette date que l'amie de Gambetta et de tous les républicains d'alors commença de comprendre ses illusions. Qui avait pu déterminer une conversion aussi imprévue ?

Parmi les rêveries que lui avait communiquées son père, il en était une que l'esprit droit et bien fait de la jeune fille avait tout de suite transformée en idée positive : l'amour de la patrie. Le jacobin Lambert, comme tous les démocrates du temps, était d'un patriotisme farouche et intransigeant. Il s'exaltait, bien sûr, du systématisme idéaliste qui nous a valu l'unité italienne et l'unité allemande et qui faisait consister la grandeur du pays dans son « rayonnement moral ». C'est

ce patriotisme qui demande que la France désarme pour donner au monde un grand exemple et qu'elle ouvre ses frontières pour inaugurer la fraternité des peuples.

Mme Juliette Adam ne l'entendit pas de la sorte : elle avait un fonds sensé et réaliste, bien que ses « Nuées » y aient résisté longtemps. La défaite de 1870 la meurtrit comme tous ceux de sa génération, mais devait laisser en elle une autre blessure dont elle ne comprit pas d'abord la nature : le coup de l'année terrible avait atteint en même temps ses idées les plus chères, celles qui s'étaient mêlées à la vie de son esprit et de son cœur.

Elle ne s'en rendit pas compte tout de suite. Animée par l'espoir de la revanche, elle se figura que le parti républicain, énergique en paroles, et intraitable en proclamations, ne songeait qu'à la restitution des provinces perdues. Il fallut à Mme Adam plu-

sieurs années, les trahisons, les déceptions, l'enseignement des faits pour comprendre qu'elle devait renoncer à la Révolution ou à la France. Douloureux choix auquel longtemps elle ne put se résoudre. Il lui fallait, comme elle le dit par une formule digne d'être retenue, sortir d'un « état lyrique de la pensée ».

Mme Adam ne peut s'empêcher d'être frappée aujourd'hui, et tous ses lecteurs le seront avec elle, en constatant que les illusions démocratiques s accordaient si bien aux aspirations sentimentales d'une pensionnaire et d'une première communiante. Regardant son enthousiasme d'enfant avec sang-froid (bien des hommes ne seraient pas capables d'en faire autant), elle écrit ces mots qui pourront faire réfléchir utilement beaucoup de grandes personnes :

« Dire qu'il entrait des idées pratiques, réalisables, dans les esprits

des révolutionnaires de 1847, certes non, puisqu'une jeune personne de onze ans et demi comme moi pouvait être initiée à tous les projets de la Révolution, les comprendre, s'en enthousiasmer, en prêcher l'accomplissement. Ces projets avaient donc quelque chose d'enfantin. »

On ne peut pas mieux montrer, ni avec une simplicité plus pénétrante, la puérilité de l'illuminisme révolutionnaire. Voilà deux phrases auxquelles il faudrait faire une fortune : elles provoqueraient chez les Français intelligents de fécondes pensées.

Ayant découvert ses erreurs, Mme Adam s'applique à en détourner les autres : c'est bien la tâche qu'on devait attendre d'une âme aussi ardente et aussi généreuse. Le Roman de mon enfance et de ma jeunesse, avec ces nouvelles dispositions d'esprit, est devenu un des meilleurs livres, un des plus vivants. et, comme on aime à dire

aujourd'hui, des plus vécus, sur l'histoire des idées et des sensibilités en France au xixe siècle.

23 juin 1902.

BIENFAITEURS

BIENFAITEURS

Il y a de nos jours un auteur comique, presque un auteur de bouffonneries, que des admirateurs enthousiastes ne sont pas éloignés d'égaler à Molière lui- même. Des louanges immodérées auront peut-être fini par nuire à la réputation de M. Georges Courteline et par écraser son œuvre — qui n'est guère qu'une œuvrette — et son talent, qui est pourtant certain. Tout le lyrisme de M. Catulle Mendès ne nous fera pas prendre Boubouroche pour le Misanthrope et M. Courteline, qui a de la finesse, ne s'enorgueillit certainement pas à songer que ses Fourberies de Scapin c'est la charge de Théodore cherche des allumettes.

Tout cela ne l'empêche pas d'avoir

désormais, un trait commun avec les plus grands écrivains. On cite souvent le cas de Balzac dont l'œuvre a marqué ses contemporains d'une empreinte si forte que certains des personnages formés par la puissance de son génie ont un beau jour paru, en chair et en os, dans la société française. On vit ainsi des Rastignac, des Rubempré, des Nu- cinger. De même, avec la vogue d'Alexandre Dumas fils naquit une postérité à Ryons et à Olivier de Jalin. Voilà le genre de gloire assez rare, et envié avec raison par les romanciers et par les dramaturges, qu'il faut reconnaître aujourd'hui .à M. Georges Courteline.

Peut-être n'êtes-vous pas très familier avec son théâtre. Vous avez néanmoins dû entendre parler du héros symbolique de ses plus célèbres saynètes. ' Ce héros a le nom, le physique et l'intelligence du bourgeois moyen. Il est doué, à ce titre, d'un bon sens aigu et- d'une intarissable faculté de raisonner.

En outre, intraitable sur ses droits, il entend ne les jamais laisser léser. Voilà, en gros, le personnage que M. Courteline a situé dans la vie de tous les jours, aux prises avec les tracas auxquels nous sommes continuellement exposés : chinoiseries bureaucratiques, embûches légales, complications administratives. Fort de son droit, armé de son esprit ingénieux et un peu chicanier, et de sa langue rapide, le héros de M. Court eline brave les bureaux et prouve l'absurdité des règlements et des lois. Il confond le propriétaire, l'huissier, le juge de paix et l'employé de la poste. Il gagne, contre toutes ces forces alliées, de dures victoires. Mais même s'il tombe sur un tribunal inique et qui le condamne avec tous les dépens, il estime encore n'avoir perdu ni son temps ni sa peine en préparant, par sa persévérance, ses libertés et ses commodités futures.

Ce personnage qui paraît avec succès depuis quelques années, dans des situa-

tions nouvelles et toujours amusantes, sur diverses scènes de Paris, est vite devenu populaire. Il l'est au point d'avoir créé assez vite des imitateurs. C'est en cela que M. Courteline se hausse à la taille de Balzac et de Dumas fils.

Et peut-être, en ce sens, les dépasse- t-il. Les succédanés de Rastignac et de Ryons ne devaient guère être que d'insupportables paradeurs. Les imitateurs que font les héros de M. Georges Courteline serviront, au contraire, et peut- être avec efficacité, le bien général.

On a assez reproché au Français, et l'on avait raison, cette contradiction essentielle de son caractère par laquelle, impatient de toute autorité, et prompt à s'enflammer pour la vaine liberté politique, il n'offre, au contraire, que douceur, humilité, il faut presque dire empressement à la rogue tyrannie des bureaux ; les bureaux en ont profité pour se rendre encore plus désagréables à un public trop accommodant. Et

comme il est naturel, ce sont les moins élevés dans la hiérarchie bureaucratique qui se sont empressés de se rendre odieux. Chacun sait par expérience quel personnage est le modeste employé des postes et avec quelle attitude il convient de l'aborder si l'on veut obtenir de lui des menus services pour lesquels, nous autres, contribuables, l'appointons de nos deniers. Récemment, un citoyen impatienté des lenteurs d'un télégraphiste et qui lui avait adressé une épi- thète en somme assez douce, se vit condamner en simple police pour outrage à un fonctionnaire. C'est ce qu'il est permis d'appeler un comble. Le bureaucrate, payé par nous, et en outre, quatre fois sur cinq, chargé de recueillir dans nos bourses l'impôt, sous une forme ou sous une autre, est protégé par une sorte de loi de lèse-majesté. Jusqu'où notre complaisance ne fera-t-elle pas croître l'audace des successeurs que la démocratie a donnés aux «dîmeux » et aux « gabelous ».

Cette « satrapie de roture », comme disait d'Argenson d'un mot énergique au XVIIIe siècle, a singulièrement augmenté avec l'agencement de la société contemporaine. Je ne veux pas parler seulement des scribes officiels dont le nombre a enflé, par le jeu naturel des institutions démocratiques, dans la proportion que l'on sait. Il y a mieux. Certains services, certaines exploitations, destinés à la commodité du public, sont devenus, en raison de leur organisation compliquée, à peu près pareils à des administrations d'Etat. Leurs employés empruntent aussitôt l'arrogance propre à tout ce qui participe de l'administration. Il en résulte cette situation peu banale et au fond assez comique, que nous trouvons des fonctionnaires, c'est-à-dire des maîtres, là où nous devrions avoir affaire à des serviteurs. On pourra défendre un autre jour, et d'un autre point de vue, les diverses sociétés de transport, les Com-

pagnies gazières ou autres. Mais reconnaissons que leurs employés sont franchement insupportables. Encore, par un reste de pudeur, les directeurs enjoignent-ils à leurs subordonnés de témoigner au public de la complaisance et des égards. Le jour où, par les progrès de la démocratie, la socialisation de tous les services sera chose faite et où nous n'aurons plus que des conducteurs d'Etat, des cochers d'Etat, des électriciens d'Etat, l'existence sera drôle !

Le génie de M. Courteline est d'avoir fait sentir tout cela à nos contemporains et de leur avoir montré, tout en les faisant rire, à quelle servitude les menait leur complaisance aux fantaisies des bureaucrates et quelle dose de courage et de bon sens il fallait à l'honnête homme du xxe siècle pour secouer un joug ridicule et conquérir de menues libertés. Son héros a fini par trouver d'énergiques imitateurs. Je lisais récemment à la rubrique des tribunaux qu'un

M. Adenis venait de gagner, en appel, un procès par lui intenté à une Compagnie parisienne de tramways dans les conditions suivantes.

Le cahier des charges de cette compagnie l'oblige à mettre à la disposition des voyageurs un certain nombre de places de seconde. M. Adenis, ayant constaté que ce nombre n'était pas atteint, monta dans les premières et refusa de payer le supplément de prix qu'on exigeait de lui. Contravention, procès, — pour dix centimes. Condamné devant le juge de paix, M. Adenis eut l'héroïsme de venir en appel où, après avoir lui-même plaidé sa cause, tout comme le contrevenant à l'homérique Article 330 qui eut tant de succès au moment de l'Exposition dernière, il eut la satisfaction de s'entendre donner raison.

Supputez le temps et l'argent que M. Adenis a perdus à faire triompher cette petite question de principe. Il

aurait eu du bénéfice à prendre tous les jours des premières dans son tramway. C'est donc pour le seul avantage du public qu'il a travaillé et travaillé avec désintéressement, car on gagne parfois à moins de frais un siège de député.

Honneur à ce bienfaiteur courageux. Honneur aussi à Georges Courteline qui l'a préfiguré. La littérature a de ces surprises. C'est pourquoi les gouvernements doivent toujours trembler devant elle. La démocratie peut avoir à son tour son Mariage de Figaro...

15 iuin 1903.

ALFRED CAPUS

MORALISTE ET HISTORIEN

ALFRED CAPUS

MORALISTE ET HISTORIEN

Il n'est rien de tel que d'être établi critique littéraire pour s'apercevoir que le lyrisme est le don principal qui distingue l'espèce humaine, tandis que les observateurs ne constituent qu'une minorité très faible. C'est pourquoi l'expérience a fini par nous convaincre, en dépit de notre rubrique même, qu'il n'existe qu'un lien assez lâche entre les livres et les mœurs au point qu'on peut considérer comme des exceptions les cas où la littérature s'applique exactement à l'étude des hommes et de la société.

C'est en présence d'une de ces excep-

tions que nous met l'œuvre de M. Alfred Capus et tout particulièrement de M. Alfred Capus chroniqueur. La deuxième série des Mœurs du temps, qui vient de paraître, a renouvelé en nous la source des plaisirs que distille, chaque lundi, le « Courrier de Paris » du Figaro. Il est d'ailleurs superflu de chercher à définir de nouveau le talent de M. Capus, son tour d'esprit profondément original, cette ironie qui dissocie les idées avec une netteté aussi démonstrative qu'une opération

de chimie, mais infiniment plus plaisante. Et c'est surtout la matière de ce volume qui doit retenir notre attention.

Ce petit livre spirituel et plein de subtils agréments, — deliciis affluens, — est en somme une histoire presque complète de la France intellectuelle et morale entre l'automne de 1912 et l'automne de 1913. Les prodromes du mouvement d'idées qui a abouti, au mois

de janvier, à l'élection de M. Poincaré y sont suivis, notés, analysés avec cette lucidité qui, à distance et une fois l'événement accompli, est purement merveilleuse. M. Alfred Capus a dégagé sous toutes ses formes et ses apparences la dominante de notre époque qui est bien, tout compte fait, une tendance générale à réagir contre les idées qui avaient obtenu la grande vogue au siècle dernier et qui paraissaient appelées à gouverner tous les siècles à venir. -Lorsque, par exemple, M. Alfred Capus Tappelle le mot de Michelet : « Au vingtième siècle, la France déclarera la paix à l'Europe », il montre que nous sommes devenus beaucoup plus sensibles à ce que cette illusion contenait d'absurde qu'à ce qu'elle contenait de généreux. Et pourquoi ce changement, sinon parce que nous avons fait des expériences ? Et pourquoi avions-nous besoin de faire ces expériences, sinon parce que nous sommes, nous autres

Français, un peuple, qui, ayant mis par terre tout son passé en 1789, a dû perdre énormément de temps à recommencer son éducation, à apprendre le rudiment et l' arithmétique élémentaire ?

Les grands événements politiques et militaires que l'Europe a traversés en 1912-1913 ont permis à M. Alfred Capus de faire sentir de la façon la- plus spirituelle du monde les progrès et la maturation de l'esprit public. Cependant, si persuadé qu'il soit de la puissance de pénétration et d'expansion des idées, son scepticisme ne peut s'empêcher de se poser une question. Dans la vivacité de ce mouvement de réaction qui se manifeste sous nos yeux n'y aurait-il pas autre chose encore que des éléments idéologiques ? Une chance assez forte de toute opposition n'est-elle pas de grouper les portions ardentes et désintéressées de la jeunesse et ensuite les portions non moins ardentes peut-

être, mais plus calculatrices et âpre- ment, peut-être justement ambitieuses et qui s'irritent, oh ! de très bonne foi, d'ailleurs, et même sans s'en douter, contre l'ordre de choses qui leur barre la route ? « Et à présent aussi, écrit M. Capus après s'être remémoré les irritations de son adolescence contre les pouvoirs établis, et à présent aussi, nos jeunes successeurs ont l'impression que la route est barrée. Ils rencontrent les obstacles, les préjugés, les formules, les résidus de toutes sortes accumulés par trente ans d'histoire et, à leur tour, ils foncent sur ce qui gêne leur départ et obstrue leur chemin. » Et l'on a l'impression que c'est sans déplaisir que M. Capus les voit foncer.

Nous croyons quant à nous qu'ils fonceraient peut-être inutilement si la critique des idées, des « préjugés » et des « formules » n'avait précédé leur colère et leur effort. Ainsi les philosophes ont précédé la Révolution. Qui sait l'avenir

1

que préparent les ironies subtiles que M. Alfred Capus applique aux derniers vestiges de l'état d'esprit romantique, au style de M. Henry Bataille, par exemple, au pacifisme de M. d'Estour- nelles de Constant ou aux métaphores de M. Jaurès ?

Entre tant d'analyses fortes et pénétrantes que contient ce livre, une des meilleures est peut-être celle qu'a donnée M. Capus des raisons qui portent généralement les jurés à l'indulgence pour les crimes dits passionnels. Les ravages qu'a faits la conception romantique de la passion se sont fatalement étendus, sous une forme nouvelle, aux parties les plus modérées, les plus sages de la bourgeoisie française qui est longue à adopter les idées nouvelles, mais qui est aussi longue à s'en affranchir lorsqu'elles sont devenues anciennes. Le juré qui acquitte aujourd'hui. les héros et les héroïnes de cour d'assises en est encore à Hernani et à Ruy Blas. Pour-

quoi ? Comment ? M. Alfred Capus va vous l'expliquer.

« ...C'est par une sorte de timidité intellectuelle que le jury est indulgent aux crimes de passion. La passion, d'après les portraits qu'on lui a tracés, est devenue pour lui un bloc, une idole redoutable et sacrée. En y touchant, on s'exposerait à être foudroyé. Ce n'est pas que les excellents pères de famille qui siègent au banc du jury aient souvent dans le cours de l'existence rencontré personnellement la passion. Au contraire, leur vie est plutôt monotone et unie. Les grandes catastrophes leur ont été épargnées. Ils ont épousé dans des conditions normales des jeunes filles préparées au mariage par une tradition séculaire et ils attendent d'elles un bonheur moyen qui leur est rarement refusé. Ils connaissent le plaisir mieux que la joie, la souffrance plus que la douleur, les querelles de ménage plus que les drames d'amour.

Aussi lorsque le hasard les sort brusquement de la zone tempérée et les met en présence de la passion, ils se trouvent tout ahuris et déconcertés. Ils savaient bien, pour l'avoir lu dans les livres, que ces choses-là existaient, mais ils ne supposaient pas qu'ils seraient jamais les témoins de pareils désordres... En acquittant, ils avouent humblement leur incompétence... »

Vous avez là une idée de la « ma<- nière » de M. Capus, une manière qui n'appartient qu'à lui et qui est inimitable parce qu'elle procède du mouvement d'une pensée qui excelle à embrasser vivement des ensembles. Avez-vous remarqué que nul de nos pasticheurs en vogue ne s'est risqué à « faire » du Capus ?...

J'aurais aimé vous citer encore bien des observations précieuses et fines que contient ce livre, sur la crise du théâtre par exemple, sur la séparation du

public et de la ltitérature. Mais je suis sûr que vous lirez les Mœurs du temps et que vous tiendrez à faire ce voyage à vol d'oiseau à travers les idées contemporaines.

7 décembre 1913.

LA CHIRURGIE SENTIMENTALE

LA CHIRURGIE SENTIMENTALE

Des opinions contradictoires coexistent souvent très paisiblement en nous. Il n'est pas rare que l'on raille d'un point de vue ce que l'on révère d'un autre. J'en veux pour exemple un cas qui est à peu près universel aujourd'hui : il n'est personne, qui ne se rende compte des progrès de la médecine et n'en cite avec enthousiasme, au moins avec curiosité, les dernières découvertes. Vous étonnerez-vous d'entendre, de la même bouche qui vient de prononcer l'éloge de l'Institut Pasteur et de ses travaux, des mots cruels sur les médecins ? Notez que ces attaques contre les praticiens finissent par atteindre leur art lui-même. Une reli-

gion dont on attaque les prêtres se trouve aussi bien menacée.

La littérature a reflété avec une exactitude parfaite cet état de l'opinion. Avec un succès égal, certains auteurs divulguaient les magnifiques résultats de la médecine moderne et les méthodes par lesquelles les savants les avaient obtenus, tandis que d'autres traçaient de ces mêmes savants de terribles caricatures. Il est profondément humain de chercher dans le ridicule une revanche des angoisses et des ennuis que le médecin apporte avec lui. Quelques-uns se demandent si l'on n'exagère pas la vengeance en allant la chercher jusque dans l'odieux ? C'est ce qu'a fait, après Molière, M. Léon Daudet dans ses Morticoles dont l'immense succès a pourtant prouvé qu'il s'était tout à fait rencontré avec le sentiment public. Combien de malades cette terrible satire aura vengés de l'homme qui — parfois sans résultat — les a tenus à sa merci,

leur a imposé des traitements cruels et dont ils ont humblement espéré la santé et la vie ?

Le théâtre n'a pas manqué, en fidèle traducteur des idées courantes, d'exprimer pour sa part cette contradiction. On se rappelle la Nouvelle Idole où M. François de Curel donnait à la science un rôle éminent. En même temps revivait la tradition moliéresque sur les propres planches du Théâtre Français : M. Brieux, cet habile metteur en scène de toutes les actualités, tournait en dérision la médecine moderne et ses représentants, qui certes ont des travers comme en avaient les collègues de Guy Patin et de l'illustre Fagon, médecin de Louis XIV. Il est certain que plusieurs traitements nouveaux — on pourrait citer des lavages d'estomac, des traitements par l'électricité, des quantités de drogues et de pilules ,aussitôt abandonnées que mises à la mode — prêtent à la bouffonnerie

au moins autant que les purgations, les saignées et l'émétique de l'ancien régime. Mais, chose singulière, tandis que Molière n'avait pas jugé indigne de lui de plaisanter Purgon, Diafoirus et Fleurant, M. Brieux a dédaigné de renouveler et de remettre au goût du. jour ces plaisanteries qu'il juge évidemment basses : il a eu l'ambition de s'attacher aux plus hautes théories de la médecine nouvelle. Dans son Evasion il s'en prenait aux lois de 11Jhéré- dité et délaissait un peu, pour de trop grandes spéculations, des silhouettes de morticoles qui eussent pu être parfaites.

Je me souviens que le docteur Albert Prieur protesta, lorsque M. Brieux reprit la question sous un autre aspect avec les Avariés, contre cette intention de discréditer la médecine et les médecins. Le docteur Albert Prieur montrait avec j-ustesse que le médecin ayant pris dans la société et dans les mœurs contem-

poraines une importance considérable et, du fait même de sa science et de son habileté, étant plus que jamais en estime, toute faute, toute erreur, et même ses simples travers en prennent d'autant plus d'importance, sont d'autant plus vivement ressentis, et finalement sont exagérés. Alors viennent quelques ennemis systématiques ou personnels de la Faculté qui exploitent habilement les incidents récents et traduisent de petites rancunes latentes. « De là, concluait le docteur Prieur, contre les médecins en général, certains moments d'hostilité dont un seul est la cause, et qui ne- sont explicables d'aucune autre façon. L'état de crise est depuis quelque temps terminé, il a fait quelques victimes sans altérer le travail des uns et la tranquillité des autres. »

Tous les confrères du docteur Prieur n'ont pas retrouvé cette sérénité. Il en est qu'agacent encore les reproches qui

leur sont lancés couramment et les défauts qu'on leur trouve. C'est pourquoi le docteur J.-L. Faure, professeur agrégé à la Faculté de médecine, a entrepris dans un éloquent article de la Revue de laver l'honneur de sa corporation.

Ce sont les chirurgiens qu'il défend principalement. Et il a fort à faire. Deux accusations terribles pèsent sur eux : c'est, au point de vue professionnel, qu'ils opèrent un peu trop volontiers sur le patient comme sur un sujet d'anatomie — in anima vili, comme on disait autrefois — et qu'ils sont toujours prêts à tailler, à rogner, à dépecer par simple curiosité d'artistes et pour faire de belles expériences, se souciant peu des suites de l'affaire, pourvu que l'opération ait été belle et « réussie ». La seconde accusation, morale celle-là, est que le chirurgien à force de voir le sang couler, s'il n'en prend pas le goût (c'est tout juste...), le voit pourtant

sans émotion. Il y a des esprits simples et d'autres très méchants qui partent de cette observation sommaire pour assimiler volontiers le chirurgien à un bourreau ou à un boucher. C'est sur cette opinion que veut faire revenir le docteur Faure.

■ N'imaginez pas, dit-il, que nous soyons fermés à toute pitié. Même le scalpel à la main, nous gardons quelque chose de l'humaine tendresse. Nos responsabilités sont redoutables. Elles nous causent de terribles angoisses. Nous tremblons quelquefois devant les conséquences possibles de décisions qu'il faut prendre sur-le-champ et sans appel. Parfois nous sommes obligés d'opérer le malade contre son gré, pour le sauver d'un péril imminent ; si, dans ce cas, notre intervention même provoque plus rapidement une issue fatale, pensez-vous que nous ne soyons pas profondément troublés ?

Nous ne sommes pas insensibles, dis-

tingue fort justement le docteur Faure. Nous ne considérons pas nos patients comme de simples « cas ». La beauté, la souffrance, la noblesse d'âme nous touchent comme les autres. Mais, dès qu'il commence sa fonction terrible, l'opérateur n'a pas trop de toute son attention et de tout son sang-froid. Il doit refouler la moindre émotion, une sensibilité déplacée qui pourrait troubler sa vue ou faire trembler sa main. Il n'a pas le droit de voir dans le patient endormi sur la table autre chose qu'un « sujet ». Le calme et la propreté, dit le docteur Faure par une formule frappante, sont les deux. qualités premières qu'il faut au chirurgien. De l'une comme de l'autre dépend le salut de l'opéré. Que de dangers lui ferait courir un chirurgien qui perdrait la tête à la vue du sang et serait incapable d'arrêter une hémorragie ? D'ailleurs, ajoute le docteur Faure en bon observateur, « l'activité tue l'émotion », et il est bon,

il est < nécessaire qu'il en soit ainsi.

Il faut sincèrement approuver la franchise et le bon sens du docteur Faure. Il a eu la raison et le courage de rappeler que la sensibilité n'est pas toujours une vertu, qu'elle est même un mal dans certains cas. Pas plus que le soldat, l'homme d'affaires ou le politique, le chirurgien n'a le droit, quand il accomplit sa fonction, de faire du sentiment. C'est même là, pour prendre un exemple tout actuel, que réside la grandeur du héros qu'a créé M. Octave Mirbeau, ce financier qui n'oublie .pas un moment que « les affaires sont les affaires ».

Notez d'ailleurs que les mêmes personnes qui ont incessamment le sentiment à la bouche sont d'autre part dures comme le rocher. Jamais on n'évoqua plus l'humanité, jamais on compta plus de « cœurs, sensibles » que lorsque la guillotine était dressée en permanence dans Paris, qu'on mitraillait à Lyon et qu'on

noyait à Nantes. Et aujourd'hui que les théoriciens de la « solidarité » sont au pouvoir, quand les harangues officielles recommandent « un idéal de justice et de bonté » et prônent la « religion de la souffrance humaine », on chasse des femmes de leur retraite, on prive des enfants et des malades de soins incomparables et désintéressés. Les esprits bien faits ont toujours été dégoûtés par la basse mysticité du langage démocratique. C'est elle qui a commencé par en aliéner un grand nombre au régime. C'est dire à quel point le dégoût peut s'accroître quand on aperçoit l'hypocrisie que recouvrait cette ignoble emphase.

2 mai 1903.

UN POÈTE VRAIMENT MYSTIQUE

UN. POÈTE VRAIMENT MYSTIQUE

Les amateurs de lettres — le peu .qu'il en reste chez nous après tant d'agitations et de révolutions politiques — vont se trouver rajeunis de quinze ans. Un de ces volumes que le « Mercure de France » publie sous un caducée symbolique les reportera à des temps qui semblent déjà effroyablement reculés. Dans ces temps, qu'il faut bien appeler héroïques, des poètes vivaient à Paris, occupés de leur art tout seul, animés d'une ambition très pure. Un idéalisme sans limites s'expliquait chez quelques-uns par une existence confortable et des rentes assurées. Mais tant d'autres vivaient de rien, c'est-à-dire de hasards de leçons particulières, de bocks et d'har-

monie ! Alors Paul Verlaine était prince. Jules Laforgue passait dieu. Stéphane Mallarmé groupait des disciples. Tous les mysticismes en même temps exaltaient les esprits : celui de la littérature et celui du vagabondage, celui de l' alcool et celui de la religion. Il y avait des cénacles, et de jeunes revues, et des livres qu'on imprimait à cinquante exemplaires. On méprisait absolument tout ce qui n'était pas le culte du verbe. Or, en ces temps-là Louis Le Cardonnel faisait des vers. ' C'est dans l'esprit de ces temps-là qu'il a continué d'en composer, comme il a continué de régler toute sa vie sur les rêves et les enthousiasmes de sa jeunesse. Et ce sont ces Poèmes qu'il publie aujourd'hui, sans fracas, sans préface, sans notice, sans égard aux saisons ni aux conflits au dehors.

Les anciens compagnons d'armes de Louis Le Cardonnel, ceux qui furent « les jeunes » en 1889 (ces jeunes dénom-

brés avec ahurissement par M. René Doumic, houspillés par Sarcey, écartés avec quelque dédain par Jules Lemaître), n'ont plus la naïveté de présenter au public le recueil de leurs poésies. Finie, leur grande entreprise de révolution du mètre et du rythme français ! Les esthètes d'autrefois ont succombé aux douloureuses nécessités de la vie moderne. La société d'aujourd'hui, cette marâtre, ne saurait laisser subsister un fabricateur de vers libres, un habitant de Palais nomades que si, comme M. Gustave Kahn, il a la prudence de joindre la connaissance du manuel des opérations de bourse à celle du traité de la versification nouvelle.

Mais comme tous les poètes décadents - n'avaient pas trouvé dans l'héritage de leurs aïeux le don d'agioter, ils ont dû inventer d'autres moyens d'existence. Les uns se sont mariés richement. Les autres sont entrés dans la littérature

industrielle et fabriquent pour le compte d'entrepreneurs du journalisme et de la librairie des contes libertins et des romans licencieux. Quelques- uns ont du talent tout uniment, et font un travail honnête qui leur ouvrira un jour ou l'autre les portes de l'Académie. Un certain nombre enfin, qui végétait encore au moment de la crise dreyfusienne, trouva enfin sa voie et son salut.

L'Affaire Dreyfus, cette révolution, leur donna de l'activité et une raison d'être, — et mieux sans doute : on les verra peut-être ministres.

De ceux-là, il n'en est plus qui songe à publier des poèmes. D'où vient donc à M. Louis Le Cardonnel ce mépris de son siècle et cette persistante naïveté ?

La raison est très simple, très belle ; M. Le Cardonnel, depuis quinze années déjà, est prêtre. Vicaire d'une paroisse provençale, non loin, je crois, du village

de Frédéric Mistral, il excerce son ministère sacré en même temps qu'il poursuit ses rêves de jeunesse.

En offrant l'encens pur des louanges prescrites A ce Dieu qu'il annonce et qui l'a protégé Il vit transfiguré par la beauté des rites, L'âme resplendissante et le cœur allégé.

L'abbé Le Cardonnel n'est pas, dans le groupe de ses anciens amis décadents, celui qui aura le plus mal terminé sa vie. Et l'histoire littéraire, qui n'oubliera pas tout à fait les symbolistes et leur entreprise — quelle qu'en ait été pour beaucoup la fin — retiendra peut- être en même temps le nom de Louis Le Cardonnel, d'abord parce que ses vers sont purs et puis parce que, entre les mystiques, il paraîtra comme le mystique le plus pur et le plus éprouvé.

Mystiques, ils le furent singulièrement, les poètes dont M. Le Cardonnel partagea la jeunesse. Que de chevaliers de rêve, que de princesses de songe,

que de palais de silence ils ont évoqués! Que d'ors, que d'opales, que de gemmes, que de miroirs éteints ! Que de chimères, de cyprès, de campanules, de licornes, d'ancolies, de Bois magiques, de violes, de flûtes d'ébène ! Oh ! le plus singulier bric-à-brac poétique qu'on ait jamais inventé et qui dépasse de bien loin celui du romantisme naissant, celui des Orientales elles- mêmes ! Comme les autres, M. Le Car- donnel « suspendait sa viole au froid cyprès ». Il voyait des « chimères nues, reines aux traînants vêtements soleil- leux ». Il décrivait un pays de rêves, une vallée des amants, vallis amantium, bornée par « une forêt de lys », et plus lointaine « que l'antique Atlantis ». Il donnait même dans quelque wagnéris- me, invoquait les walkyries et prenait le pauvre roi de Bavière pour un artiste.

Autant que le Sites de M. Henri de Régnier et que les Syrtes de M. François Vielé-Griffin, les singuliers rébus de

Stéphane Mallarmé et les mélancoliques facéties de Jules Laforgue séduisaient M. Le Cardonnel. De Laforgue surtout il avait bien saisi la manière. Il y a une imitation de son « piano des quartiers aisés » qui n'est point banale. Et dans cette Chanson d'hiver, n'est-ce pas assez bien le ton des Complaintes, mais sans désespérance et sans âpreté, comme sans esprit de mystification.

Un olifant d'autrefois Emeut la clairière blanche ;

Il sonne, il sonne, à sa voix La neige tombe des branches,

Est-ce le tien, saint julien ?

Saint Hubert est-ce le tien ?

Une croix entre les cornes Viendras-tu, ceri aux yeux doux ?

J'ai cru les voir, doux et mornes,

Tes yeux à travers les houx...

Mais non, pour que tu m'entendes,

Le temps n'est plus des légendes.

Et cette Ville Morte :

Lentement, sourdement, des vêpres sonnent Dans la grande paix de cette vagué ville ; Des àrbres gris sur les places frissonnent Comme inquiets de ces vêpres qui sonnent. Inquiétante est cette heure tranquille.

Cependant dans le temps même où Louis Le Cardonnel rimait ses fantai-"sies, une grande ferveur religieuse commençait de régner dans les cénacles. Alors Paul Verlaine ne quittait plus les églises et se consacrait à la Vierge Marie. M. Adolphe Retté se prononçait catégoriquement pour l'union du trône et de l'autel. Les poètes noctambules, à l'aurore, allaient décrasser leur âme aux messes les plus matinales. Alors M. Saint-Pol-Roux écrivait Y Ame noire du prieur blanc. M. Rémy de Gourmont se délectait dans le Latin mystique. M. A. Ferdinand Hérold, le fils d'un préfet de police qui a dû chasser quelques nonnes de leur couvent, publiait une foule d'ouvrages de sainteté : le Livre de la naissance, de la vie, de la

mort de la bienheureuse Vierge Marie, la Légende de Sainte Liberata ; il traduisait les drames singuliers de la chanoi- nesse allemande Hroswita. Auprès de lui M. André Fontainas psalmodiait les Nuits d'Epiphanies. D'ailleurs M. Hérold comme M. Fontainas sont devenus depuis très congrument anticléricaux.

Mais c'était le règne de la grâce. M. Le Cardonnel en fut touché, non pas plus que les autres, ni avec plus d'éclat, mais plus sincèrement et plus profondément. Chez ses confrères décadents, le mysticisme n'avait pris que par hasard et par genre la forme catholique. Chez Louis Le Cardonnel, l'impression fut forte et durable. Incapable de dilettantisme, il développa harmonieusement ce qui n'avait été pour les autres qu une fantaisie d'esthètes et ne marquait chez eux qu'un idéalisme un peu niais. Parvenu à la trentaine, quand ses amis s occu-

paient d'arriver et de se caser, M. Louis Le Cardonnel resta fidèle à ses premiers élans. Déjà catholique, il se fit ordonner prêtre.

Loin de nous, d'ailleurs, la pensée de vouloir par son exemple, faire honte à ses anciens amis. Nous inscrivons ici une simple constatation littéraire. Nous ne voulonspas faire de l'attachement aux rêves de jeunesse une question de moralité. Ce que nous voyons surtout d'intéressant dans le cas de M. Le Cardonnel c'est que, seul de son groupe, il ait aussi dignement fini. Du romantisme allemand, par exemple, qui fut si effré- nétiquement mystique, on vit naître un grand mouvement catholique. Nos symbolistes de 1885-1890 n'ont trouvé parmi eux qu'un seul esprit assez vigoureux pour coordonner et discipliner ses inspirations et ses goûts de rêverie. Les autres, incurablement mystiques, sont tombés dans les derniers désordres intellectuels. Les pires,

ceux qui n'ont pas même le talent littéraire, ont'porté leur manie religieuse ailleurs et la tournent contre ce qu'ils ont adoré jadis. Ils ont peuplé la Ligue des droits de l'homme. Ceux-là ont beaucoup méprisé Louis le Cardonnel lorsqu'il les a quittés pour entrer dans le sacerdoce. Ils ont même l'air de s'être assez mal conduits à son égard, car le très doux poète ne peut s'empêcher de se plaindre en ces termes :

Il entendra pourtant, là-bas, un long murmure Ironique railler son radieux départ.

Bien que jamais sa voix n'ait raisonné plus [pure On le dira perdu pour la vie et pour l'art.

Les méchants soulevés lui deviendront contraires Et ne pouvant dans l'ombre enfin l'ensevelir, Des frères qu'il aima, changés en mauvais frères, De loin, espéreront peut-être le salir 1

Que l'abbé Le Cardonnel se console. De son presbytère, où il persiste dans le culte de la beauté, il peut prendre en mépris et en pitié les beaux poètes

d'autrefois, dont l'idéalisme « immar- 1 cescible » (immarcescible fut un mot à la mode symboliste) est descendu aux dernières besognes de l'élection et du journal.

30 juillet 1904.

VIE ROMANESQUE D'UN ROMANCIER

VIE ROMANESQUE

D'UN ROMANCIER

Je serais bien fâché de passer pour un détracteur de mon temps. Je serais bien plus fâché encore de laisser croire que je n'estime pas les hommes s'ils n'ont eu une existence « accidentée». Mais je puis bien constater que la vie des artistes et des gens de lettres s'embourgeoise. Ce que nous savons des contemporains célèbres n'est pas très intéressant. Et un Vasari moderne ne ferait sans doute pas ses frais, car nous voyons plus de personnes occupées à s'installer confortablement dans la vie et à exploiter leur talent avec bénéfice qu'il n'en est ayant le souci de vivre en beauté et le dédain du qu'en dira-t-on.

Il ne faudrait point blâmer ce goût — d'ailleurs universel dans la France d'aujourd'hui — de la régularité et de l'ordre. Un pareil goût nous est garant que 1 anarchie politique est trop contraire à ses instincts et à ses mœurs pour durer toujours. Que ceux-là mêmes qui ont choisi la carrière la plus aventureuse et ont obéi à la vocation. la plus riche en incertitudes se conduisent comme des bureaucrates, fassent des économies et attendent la retraite, c'est le signe que l'attrait de la sécurité est devenu bien puissant. Nous sommes d'un temps très petit bourgeois où les révolutionnaires vont au Mont Saint- Michel non pas comme Blanqui, en prisonniers, mais pour y prendre les bains de mer en famille. On connaît des chirurgiens, des financiers, des commis voyageurs et même des gens du monde dont la vie a été capricieuse. Mais on nommerait avec difficulté une douzaine d'artistes contemporains dont la biographie

vaille la peine d'être contée. On cite Arthur Rimbaud. Et puis après lui ?

C'est pourquoi l'on ne prend que plus d'intérêt à celles de ces existences qui sortent du commun. Peut-être à cause de cela se souviendra-t-on plus longtemps, par exemple, de Rimbaud que de Mallarmé. Pourtant le talent du premier fut mince. Et le second fut un chef d'école, exerça une réelle influence littéraire : mais c'était un professeur d'anglais qui logeait rue de Rome, corrigeait des thèmes au lycée Condorcet et, le dimanche, payait sa stalle au concert Lamoureux, tandis que Rimbaud courut le monde et les aventures et revint, chargé d'or, des fabuleuses contrées : alléchante introduction à son œuvre poétique, bien que c'en ait été l'épilogue.

Il y a un romancier anglais dont la personnalité doit nous être, en France, sympathique à beaucoup d'égards, et de qui l'œuvre bénéficie de la même

sorte de prestige. C'est Robert-Louis Stevenson, dont on traduit de plus en plus et avec un croissant succès, les amusants récits. Il n'en a pourtant pas réussi de meilleur ni de plus original, à mon sens, que celui de sa vie elle-même.

L'originalité, ce n'est certes pas ce qui a manqué aux artistes anglais du xixe siècle, depuis Byron et Shelley jusqu'aux préraphaélites et à ce malheureux Oscar Wilde. Mais l'originalité de Stevenson n'a rien de rude, d'orgueilleux, ni de théâtral. Elle est faite au contraire de simplicité et de sincérité. Ceux qui ont lu Enlevé ou le Prince Otto, par exemple, reconnaîtront que l'art et la nature s'allient aussi parfaitement dans son existence que dans ses livres. Feuilletons donc le vrai roman de Stevenson, qui a trouvé déjà au moins dix narrateurs anglais et que M. Albert Savine vient de résumer de la manière la plus attachante. '

Robert-Louis Stevenson était né à Edimbourg en 1850 d'une famille honorable, fortunée, où les choses de l'esprit étaient en honneur, mais d'ailleurs terriblement calviniste et puritaine. Deux circonstances permirent à Robert Stevenson d'échapper à la funeste influence d'une stérilisante religion. D'une part, son grand-père et son père étaient des hommes aventureux et entreprenants, dont le métier non dépourvu de pittoresque consistait à organiser et à inspecter des phares le long de la côte écossaise. D'autre part, sa mère, quoique fille de pasteur, n'avait rien de la rêche austérité presbytérienne. C'était un esprit orné, ouvert, charmant et qui dès le berceau introduisit le jeune Stevenson dans le monde de la poésie et des légendes. Voilà, pour un artiste, d'assez favorables hérédités.

Stevenson était destiné à faire, lui aussi, un ingénieur des phares. Quelque temps il courut les côtes, les îles et les

promontoires et il en garda le goût de la mer, des horizons, de la solitude et des voyages. Et puis sa santé fragile l'obligea, très jeune encore, à renoncer à une carrière aussi fatigante, et d'ailleurs trop régulière, trop monotone encore à son gré. Sa vocation d'artiste s'est déjà révélée à lui-même. Il se sent né pour une autre besogne que celle des feux tournants et des feux fixes. Pour rétablir sa vigueur physique, les siens ne regardent pas à l'argent. On l'envoie vivre sur le continent, sous de plus chauds climats, pour combattre la phtisie. Longuement, à loisir, il visite la Suisse, l'Italie, la France. S'il n'y trouve point la guérison, c'est en France pourtant qu'une prédilection le retient le plus. Et si son intelligence, son art et sa vie ne s'y fixèrent pas, c'est qu'il n'était pas de l'espèce des hommes que les choses et le sol peuvent fixer. Mais il y trouva et ses sympathies et ses destinées.

A vingt-cinq ans, Stevenson est un grand diable d'Anglais qui passe son temps à travers nos livres et à travers nos paysages. Accompagné de quelque excentrique insulaire de ses amis, on le voit tantôt parcourir en périssoire le réseau de nos canaux, tantôt flâner dans les Cévennes à dos d'âne. Les phares d'Edimbourg, les vieilles mœurs de famille, la respectabilité et le calvinisme, tout cela est déjà fort loin, ne forme plus que des matériaux pour les romans futurs. Le cerveau de Stevenson est organisé uniquement pour recueillir des impressions fortes et abondantes et pour les transposer ensuite dans des œuvres d'imagination et d'art. La France est un des lieux du monde, entre tous ceux où il vécut, qui devait le plus enrichir et frapper sa sensibilité artistique. Peu d'étrangers ont compris comme lui notre esprit et notre histoire. Ses romans sont moins d'un Wal- ter Scott châtié que d'un Dumas sc ru-

puleux de la forme. Comme l'Ecosse d'abord, comme les îles du Pacifique plus tard, la France fut une des patries de ce vagabond. Son génie s'y forma, sa destinée y prit une nouvelle face. Il n'oublia jamais que c'est d'un point de notre territoire que devait partir pour lui un nouveau cycle d'aventures.

Rejoignant un jour, après de longues et nonchalantes promenades sur sa périssoire la Cigarette, la petite colonie d'artistes établie à Greg et où il aimait à revenir, il aperçut, tout en amarrant son esquif, une nouvelle venue dans le groupe de ses amis. Il en fut frappé sur- le-champ. Il ne tarda pas à apprendre que cette dame était une Américaine, victime « d'une de ces douloureuses tragédies de la vie domestique qui ne font pas de bruit dans le monde ». De la tragédie lui restaient un fils et une fille, peu de bien et une situation compliquée. Rien de cela n'était pour arrêter Stevenson. L'entrevue datait du

coucher du soleil. A l'aube suivante, il avait pris sa décision : il s'embarquait dans la tragédie.

Mais la famille de Fanny Osbourne — tel était le nom de l'inconnue — refuse de consentir au mariage. Celle de Stevenson refuse plus encore. De San-Francisco on prive l'une de ressources. D'Edimbourg on coupe les vivres à l'autre. Fanny retourne en Amérique afin d'arranger, s'il se peut, ses affaires. Robert-Louis, dévoré d'inquiétude, et d'ailleurs plus que jamais rongé de tuberculose, ne tarde pas, ayant pu se procurer quelque argent, à prendre place sur un navire d'émi- grants, où, sans les soins qui lui sont nécessaires, toussant et grelottant, il travaille à ses essais de littérature, car il a la volonté de se faire une fortune et un nom. C'est en piteux équipage que le petit lord, le fils de famille des voyages en Italie et en France, arrive en Californie. Il roule parmi la basse

pègre des chercheurs d'or, il gagne sa vie comme il peut en apprenant à lire aux enfants, il ne meurt pas de faim, mais tout juste, et de la même encre dont il écrit ses premiers chefs-d'œuvre, il noircit le cuir de ses bottes éculées.

Tant d'épreuves eurent un triple terme. Stevenson, tombé plus malade que jamais, est aux portes du tombeau. Son père l'apprend, et touché, pardonne et rétablit la pension du fils prodigue. En même temps Fanny Osbourne se trouve enfin libre de lui accorder sa main.

Fortune, situation dans le monde, santé, Stevenson avait tout perdu dans cette romanesque poursuite du bonheur. Il eut pourtant cette chance incroyable de l'atteindre. On citerait peu d'unions plus extraordinaires, échappant davantage aux conditions courantes de la vie et en même temps accompagnées de plus de félicité. Partis d'Edimbourg et de San-Francisco, les fils de deux des\*

tinées étaient venus se croiser en Seine- et-Marne. Ils ne se dénouèrent qu'aux îles Samoa.

Ni Stevenson ni sa femme ne tenaient à rentrer dans le monde civilisé, que leurs tribulations leur avaient fait prendre en dédain. En règle cependant avec les lois célestes et humaines, Stevenson et sa compagne décidèrent de vivre indépendants sur la planète. Le succès était venu à ses livres. Les magazines pour la jeunesse se disputaient ses romans d'histoire et d'aventure. Malgré la fièvre et la toux, il écrivait avec un zèle infatigable dans tous les lieux où l'atmosphère favorisait ses poumons, à Hyères comme au Colorado ou au Canada. Finalement c'est dans le paradis océanien qu'il décida de se retirer. A bord de son schooner, le Casco, il court le Pacifique, composant ses romans, si consciencieux, si variés, si spirituels et si curieusement ciselés. On le voit à Tahiti, aux îles Hawaï, à l'ar-

chipel Gilbert. Il préfère à toutes les sociétés d'Europe celle des Polynésiens, les plus doux des anthropophages. Cet artiste littéraire, qui continue de se tenir au courant des dernières œuvres de nos écrivains français, ne dédaigne pas de frayer avec des sauvages qui l'appellent Tusitala, c'est-à-dire « conteur d'histoires», tandis que Mme Stevenson reçoit l'aimable surnom d'Ao- lélé, ce qui signifie « belle comme un nuage qui vole ».

C'est un aimable surnom pour la compagne d'un fantaisiste comme Stevenson. Et c'est une chose originale autant qu'aimable que la strophe de ses Chants de voyage, où Stevenson a exprimé son bonheur et sa reconnaissance envers Aolélé :

Fidèle, brune, vive, sincère,

Avec des yeux d'or où perle la rosée des buissons, Franche comme l'acier, droite comme une lame, La grande Artiste Fut ainsi ma compagne.

Honneur, colère, vaillance, flamme,

Amour qu'une existence ne saurait lasser, Que la mort ne saurait éteindre, que le mal ne [peut agiter, Le puissant Maître Lui donna tout cela.

Servante tendre, camarade, épouse, Compagne fidèle de voyage à travers la vie, Cœur débordant, âme libre,

L'Auguste Père me la donna telle.

Ainsi, vers 1890, dans une île du Pacifique, Tusitala célébrait Aolélé. Peu de temps après, la phtisie l'emporta, les Canaques le pleurèrent et l'on grava sur sa tombe cette épitaphe rédigée par lui-même dans le pur style de la poésie polynésienne :

Il repose là même où il aspirait à être,

Il est chez lui, le marin, chez lui au retour de la mer, Il est chez lui, le chasseur, au retour de la colline.

Telle fut la vie romanesque de Stevenson. Elle est agréable à rappeler au moment où ses romans trouvent dans notre langue, qu'il aima tant, de zélés traducteurs et, parmi nos amateurs de bons livres, un succès mérité.

25004/1905.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 9 Emile Zola et le socialisme sentimental. - 13 L'école naturaliste 25 Théodore de Banville 39 Le poète maudit (Verlaine) 50 Louis Ménard . 63 Une confession des enfants du siècle (enquête d'Eugène Montfort) 75 Stéphanie (de Paul Adam) 93 Le Roman des grandes affaires (Melchior de Vogué) 105 Les Dieux ont soif (d'Anatole France). 121 Les vieux attendrissements de M. Anatole

France 135 Pierre Loti et la neurasthénie -149 Un Homme d'affaires (de Paul Bourget). 163 La contre-révolution chez Buloz {L'Etape

de Paul Bourget) ..................... 173

L'Envers du décor (de Paul Bourget).... 185 Un père et un fils (Alphonse et Léon

Daudet) 197 Le Roman d'une Française 209 Bienfaiteurs (Courteline) 221 Alfred Capus moraliste et historien 233 La chirurgie sentimentale 245 Un poète vraiment mystique (Louis Le

Cardonnel) 257 Vie romanesque d'un romancier (Stevenson) .................................. 271

Vient de paraître : UN VOLUME CONSACRÉ A L'ŒUVRE DE JACQUES

BAINVILLE Études inédites de

Lucien DUBECH : L'homme et l'écrivain.— René BRECY : J. Bainville journaliste. — René GROOS : J. Bainville, critique des lettres. — Abel MANOUVRIEZ : J. Bainville et le déterminisme historique. — André ROUSSEAUX : J. Bainville voyageur. - Paul GILSON : J. Bainville conteur.

BIOGRAPHIE — BIBLIOGRAPHIE

Vol. de 175 p. in-16 jésus, sous couverture rem- pliée, composé en caractères 12 Néo-Didot, encadré d'un filet noir et contenant un portrait original de Jacques Bainville, par André Székély de Doba, et un important inédit :

NOTES DE VOYAGE par

Jacques BAINVILLE

TIRAGE LIMITÉ A 920 EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS SUR PAPIER ALFA SATINÉ

Prix : 30 fr.

ÉDITIONS DU CAPITOLE, 101, rue de Sèvres, Paris